



Une fenêtre ouverte sur le monde

Le Courrier

Avril 1967 (XX^e année) France : 1 F - Belgique : 14 F - Suisse : 1 F



**EXPO
67**





TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

15

Le chevalier souverain

Cette tête de roi en marbre rouge, qui provient de la cathédrale de Kalocsa (Hongrie), date de la fin du 12^e ou du début du 13^e siècle. Sculpture stricte et dépouillée, caractéristique de la fin de l'art roman, elle est probablement due au fameux atelier d'art des chantiers du palais royal d'Esztergom, petite ville sur le Danube où résidaient les premiers souverains hongrois, et témoigne d'une certaine parenté avec la sculpture française du 12^e siècle. Grands voyageurs, les artistes du Moyen Age ont donné à l'art médiéval européen son unité fondamentale.

Photo Musée des Beaux-Arts, Budapest

AVRIL 1967
XX^e ANNÉE

PUBLIÉ EN 9 ÉDITIONS

Française
Anglaise
Espagnole
Russe
Allemande
Arabe
U. S. A.
Japonaise
Italienne

Mensuel publié par l'UNESCO,
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.

Belgique : Louis de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5.

**ABONNEMENT ANNUEL : 10 francs fran-
çais; 140 fr belges; 10 fr suisses; 15/-stg.
POUR 2 ANS : 18 fr français; 250 fr belges;
18 fr suisses (en Suisse, seulement pour les
éditions en français, en anglais et en espa-
gnol); 27/-stg. Envoyer les souscriptions
par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie
Unesco, place de Fontenoy, Paris.**

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en Chef :
Lucio Attinelli

Secrétaires généraux de la rédaction :
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Édition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Édition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Édition allemande : Hans Rieben (Berne)
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Édition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Documentation : Olga Rödel

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef

Pages

- 4 **NAISSANCE D'UNE CULTURE**
par F. Cyril James
- 10 **EXPO 67**
L'exposition universelle de Montréal
- 14 **GRAND NORD**
Un monde nouveau
par Irène Baird
- 18 **VITRAUX DE L'EUROPE MÉDIÉVALE**
Un recensement sans précédent
- 19 **QUATRE PAGES EN COULEURS**
- 24 **LE RIRE ET LA GRAVITÉ**
Images de la littérature tchécoslovaque
par Adolf Hoffmeister
- 27 **UN ORPHELINAT POUR BÊTES SAUVAGES**
par Richard Greenough
- 34 **LES POÈTES DE LA TOUNDRA**
- 36 **LATITUDES ET LONGITUDES**
- 38 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 2 **TRÉSORS DE L'ART MONDIAL**
Le chevalier souverain (Hongrie)

N° 4 - 1967 MC 67-1-223 F



Photo Office National
du Film du Canada

Photo C.C.W.E.,
Montréal

Notre couverture

L'Exposition internationale et universelle s'ouvre ce mois-ci à Montréal, au Canada. Cette « Expo 67 », dont le thème « Terre des Hommes » indique assez l'ampleur et la variété, constitue la manifestation la plus spectaculaire des célébrations du centenaire de la Confédération canadienne. Près de 80 pays y participent. A gauche sur notre couverture, deux visages du Canada moderne, deux enfants — l'un descendant d'émigrés européens, l'autre, esquimau. A droite, à l'Expo 67, le pavillon canadien de la pâte à papier, dont les formes symbolisent l'une des richesses du pays : la forêt.

3



A L'ASSAUT DE L'HORIZON. Montréal, Toronto, Edmonton, Vancouver, une forêt d'immeubles se dresse sur l'horizon dans un Canada en plein essor. Cette photo aérienne montre un quartier central de Toronto, capitale de la province d'Ontario, cité construite sur l'emplacement d'un village indien qui devint, au 18^e siècle un important comptoir de fourrure.



Naissance d'une culture

par F. Cyril James

Photo Office national du Film du Canada



Il y a cent ans, d'immenses territoires de l'Amérique du Nord étaient libérés du régime colonial et s'unissaient pour former un pays nouveau. Ce fut la naissance de la Confédération du Canada. Dans l'article que nous publions ici, le professeur F. Cyril James, recteur honoraire de l'Université McGill, Montréal, nous dit ce que furent les efforts déployés par le Canada durant ses cent premières années d'existence pour réaliser son identité culturelle et pour atteindre un haut niveau de développement dans les domaines de l'éducation et de la science.

AUX dix-huitième et dix-neuvième siècles, le monde a été dominé par de grands empires coloniaux. Le Canada a été la première colonie à se libérer pacifiquement pour devenir un pays souverain et indépendant : c'est pourquoi la célébration du centenaire de la Confédération canadienne est du plus grand intérêt pour notre époque.

En 1763, alors que Voltaire écrivait son *Traité sur la tolérance* et que James Boswell rencontrait pour la première fois Samuel Johnson, le Traité de Paris faisait passer le Canada français sous la domination anglaise. Ce vaste pays — plus de 6 000 kilomètres de l'Atlantique au Pacifique, et 4 000 de la frontière des États-Unis actuels à l'extrémité nord des terres qui bordent l'océan glacial Arctique — était encore en grande partie inconnu et inexploré. Le climat, comme aujourd'hui, était à peu près celui de la Sibérie. La population autochtone se composait de quelques dizaines de milliers d'Indiens et d'Esquimaux.

Pendant la fin du dix-huitième siècle et les premières décennies du dix-neuvième, trois groupes de réfugiés, contraints de répudier leur patrie respective, jetèrent les bases du développement canadien, aidés, dans une plus large mesure que certains ne l'admettent, par les Indiens et les Esquimaux.

Le premier groupe se composait de colons français du Québec, abandon-

nés par leurs seigneurs et par les fonctionnaires qui étaient retournés en France après le Traité de Paris.

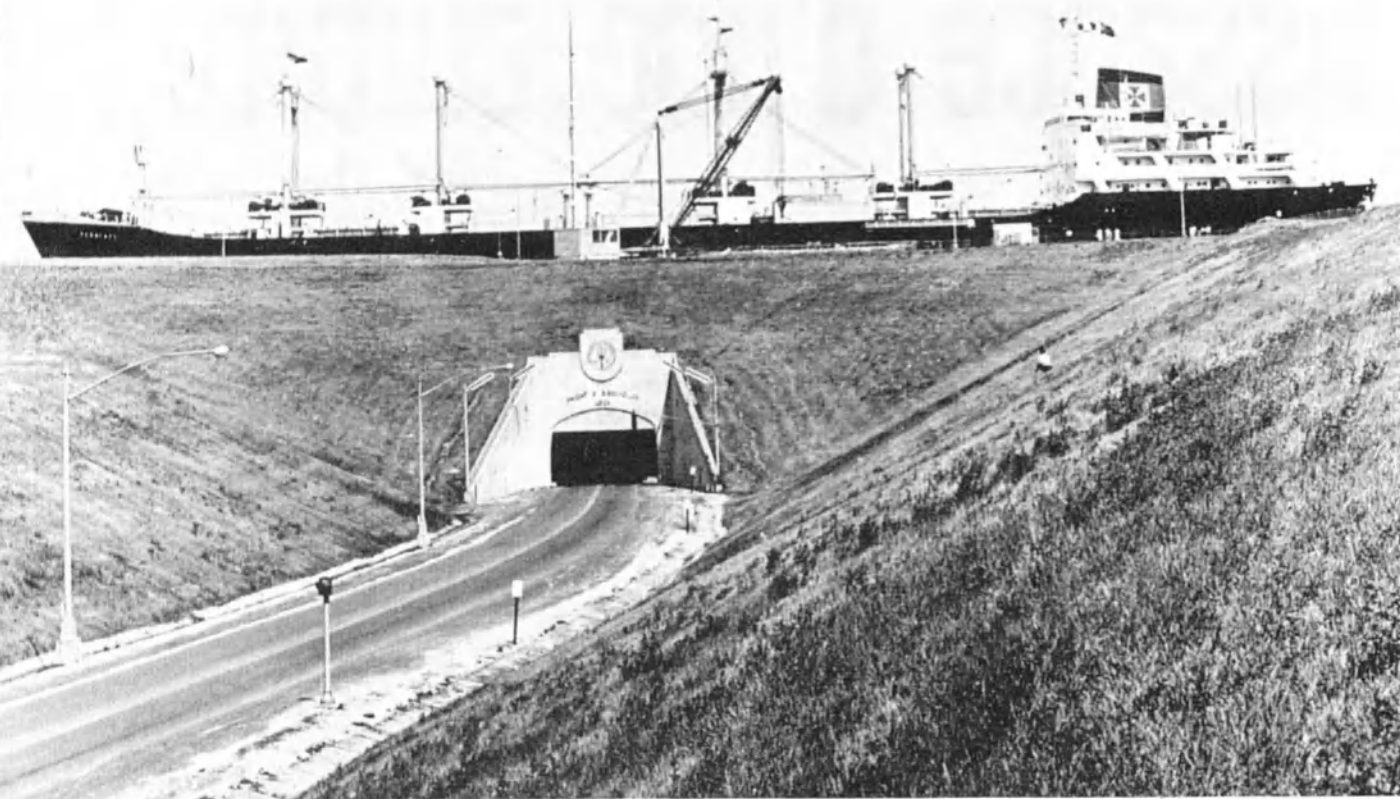
Le deuxième comprenait les Écossais qui affluèrent au Canada après la défaite du prétendant Charles-Edouard à Culloden, préférant la liberté dans un pays glacial au joug des troupes anglaises et hanovriennes dans les hautes terres d'Écosse.

Le troisième groupe était celui des loyalistes, c'est-à-dire des colons américains hostiles au républicanisme qui entraîna la guerre d'Indépendance : à partir de 1776, ils partirent vers le nord afin de pouvoir rester de loyaux sujets du roi d'Angleterre.

Qu'un pays qui, encore aujourd'hui, peut paraître froid et inhospitalier pendant les mois d'hiver, peuplé de centaines de milliers de réfugiés parlant des langues diverses, et pour la plupart dénués de ressources, qu'un tel pays pût un jour devenir une grande nation eût passé pour improbable, voire impossible. Mais le Canada possédait un atout de suprême importance, les animaux à fourrure qui peuplaient ses vastes forêts. L'Europe réclamait des fourrures : le Canada en avait à exporter. Français, Écossais et loyalistes américains joignirent leurs efforts pour développer le commerce des peaux, dont le centre était Montréal. « Effort » est ici le mot juste, car « le métier de trappeur au Canada était, à cette époque, l'un des plus durs que des hommes libres aient jamais exercé, et certains exploits sur les fleuves canadiens confondent l'imagination. Les voyageurs naviguaient des journées entières, au rythme de quarante coups de pagaie par minute et quelquefois portaient sur leur dos canoë et marchandises » (1).

F. CYRIL JAMES, professeur et économiste, est « principal emeritus » (recteur honoraire) de l'Université McGill, à Montréal. De 1960 à 1965, il a été président de l'Association internationale des Universités. Il a reçu des titres honorifiques de 30 universités et établissements d'enseignement supérieur d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Asie. Il a écrit de nombreux ouvrages d'économie ; signalons, entre autres, « *The Economics of Money, Credit and Banking* », « *The Road to Revival* ». Il a également collaboré à une histoire de l'Université McGill (« *McGill, the Story of a University* »).

(1) Hugh Mac Lennan : McGill : The Story of a University, Londres, 1960, p. 32.



LES PORTES DE LA MER

La voie maritime du Saint-Laurent constitue l'une des plus remarquables réalisations techniques du monde. Plus de 320 km du Saint-Laurent ont été aménagés pour permettre la navigation des navires de haute mer, de Montréal, le plus grand port fluvial du monde ouvert à un grand trafic maritime, jusqu'aux Grands Lacs. Depuis 1959, les navires remontent de l'océan les 3 500 km de voie d'eau qui s'étendent de l'Atlantique aux Grands Lacs. Entre le lac Ontario et le lac Érié, huit écluses construites sur le canal de Welland permettent aux navires de grimper, en quelque sorte, de 100 mètres sur une distance de 40 km environ, pour franchir la dénivellation des chutes du Niagara.



Sur le Lac Supérieur, les bateaux se trouvent à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer. En haut, un navire au-dessus de la route sur la voie maritime dans le chenal qu'aménage une écluse, près de Montréal, à 72 m au-dessus du niveau de la mer. En bas, un navire fait route vers les Grands Lacs, laissant derrière lui les lumières de Montréal. Les îles que l'on aperçoit à l'arrière plan à gauche ont été depuis reliées et aménagées : l'Expo 67 y a été construite (voir page 12).

Naissance d'une nation

Quand, le 29 mars 1867, le parlement britannique vota l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, portant création de la Confédération du Canada, qui comprenait le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, l'agriculture et l'exploitation des forêts avaient remplacé le commerce des fourrures comme base de l'économie canadienne. Les canaux et les chemins de fer permettaient déjà d'acheminer à peu de frais les produits volumineux jusqu'à la côte orientale, à Halifax, ou à Montréal, d'où des navires les emportaient vers les ports de l'Angleterre ou d'autres pays européens.

L'économie internationale du dix-neuvième siècle commençait à prendre forme, et le Canada y avait sa place. L'année 1886 vit l'achèvement du Pacifique-Canadien en reliant l'Atlantique au Pacifique, cette voie ferrée justifiait pleinement la devise du Canada : A Mari Usque Ad Mare (De la mer à la mer).

Le Canada était devenu une nation.

Il se développait économiquement et politiquement, mais il n'avait pas encore réalisé son identité culturelle. On y trouvait depuis longtemps des universités. Celles d'Acadie, de Dalhousie, King's College et l'université du Nouveau-Brunswick, dans les provinces maritimes, avaient commencé à recevoir des étudiants une génération au moins avant la création de la Confédération.

À Québec, le Grand Séminaire, fondé par l'évêque Laval en 1765, était devenu l'université du même nom, et un nombre toujours croissant de collèges classiques fonctionnant sous ses auspices, tandis que McGill University, dotée par un riche négociant en fourrures, accueillait les étudiants de Montréal.

Dans l'Ontario, King's College, qui devait devenir l'université de Toronto, avait reçu sa charte en 1827, et Queen's University en 1841. Au moment où fut créée la Confédération, la plupart de ces établissements étaient encore de dimensions modes-

tes, et se débattaient contre diverses difficultés, telles que le manque d'argent et de personnel qualifié ; c'est seulement au vingtième siècle qu'ils devaient devenir des institutions de réputation internationale.

On peut en dire autant de la Royal Canadian Academy et de la Royal Society of Canada, fondées pendant la génération qui suivit l'établissement de la Confédération ; dans l'ensemble, les institutions culturelles du Canada n'étaient alors que de pâles copies de celles d'Europe, et même, dans une certaine mesure, des Etats-Unis. Malgré les chemins de fer, les vastes dimensions du pays posaient encore des problèmes : il fallait près d'une semaine pour se rendre de Halifax à Victoria. Les collectivités locales vivaient dans un isolement qu'il nous est difficile d'imaginer aujourd'hui.

La révolution culturelle qui s'est produite au vingtième siècle a été spectaculaire, mais elle n'a commencé à s'accélérer que vers 1930, et n'est

SUITE PAGE 9

Photo Office national du Tourisme canadien

Au sommet du Mont Royal, à Montréal, le public écoute un concert de plein air donné par l'Orchestre symphonique de la ville. Montréal est construit autour de cette montagne boisée ; elle reçut en 1535 son nom de Jacques Cartier, qui découvrit le Canada. Le Mont Royal (225 m d'altitude) s'étend sur 200 ha et domine la ville de Montréal, la seconde grande ville francophone du monde.





Ci-dessus, un pilote d'hélicoptère scrute l'horizon : il doit reprendre des géologues qui travaillent sur l'île Ellesmere. Pour mener à bien une enquête géologique moderne, il n'en faut pas moins faire du chemin à la bonne vieille manière. A droite, les immenses forêts boréales du Canada recèlent de vastes dépôts de minerais. La production canadienne de minerais représente 3 milliards de dollars par an, et 40 % des exportations. Ci-dessous, un géologue vérifie à la boussole la direction d'un gisement.

Photos Office National du Film du Canada



Photo © Paul Almay, Paris



GEOLOGIE AERIENNE

Il y a une quinzaine d'années, les géologues canadiens ont évalué que plus des deux tiers de leur pays (plus de 2 500 000 km²) devaient encore faire l'objet de cartes géologiques. Il aurait fallu un siècle pour terminer ne fût-ce qu'une enquête préliminaire. L'hélicoptère a permis d'accélérer les travaux. Grâce à cet appareil, l'enquête géologique sur le Canada a pu faire plus en dix ans qu'il n'en avait été fait en un siècle. Actuellement, le Canada entreprend simultanément près d'une douzaine d'opérations aériennes par an ; ces missions de recherches ont un intérêt capital dans un pays dont la prospérité dépend pour une bonne part des ressources minérales.

Aujourd'hui, les géologues peuvent en une semaine couvrir une région pour laquelle jadis une reconnaissance exigeait une saison entière, en canot ou à pied. Ici, un géologue en hélicoptère examine un glacier sur l'île Ellesmere.

L'art de supprimer les distances

parvenue à son plein épanouissement qu'après la Seconde Guerre mondiale. Comme on pouvait s'y attendre dans un pays où se parlent deux langues, mais où les citoyens bilingues sont en minorité, ce sont les arts graphiques et la musique qui se sont développés les premiers.

Bornons-nous à citer quelques exemples, car nous ne pouvons faire davantage dans une aussi courte étude : après la première guerre mondiale, le *Groupe des Sept* a créé un style de peinture distinctement canadien, et, parmi ses membres, Emily Carr mérite une mention spéciale, pour la façon dont elle a su utiliser des motifs indiens dans ses tableaux. A Montréal, c'est pendant la grande crise économique qu'a été fondé l'Orchestre symphonique, placé sous la direction de Douglas Clarke. Dès ses débuts, cet orchestre a compté parmi ses membres des musiciens de langue française et des musiciens de langue anglaise.

Mais il n'existait alors à Montréal aucune salle de concert pouvant accueillir le nouvel orchestre. Pour fixer les idées en ce qui concerne cette ville, la plus importante et, à mes yeux, la plus attirante du Canada, rappelons que les spectacles de musique symphonique, d'opéras et de ballets y ont été donnés dans le gymnase de l'Université McGill, ou dans le « Forum », normalement consacré au hockey sur glace, jusqu'à l'achèvement, en 1963, de la magnifique place des Arts.

D'AUTRES villes, notamment Toronto et Winnipeg, avaient construit de splendides auditoriums quelques années auparavant, mais le cas de Montréal reste significatif.

La révolution culturelle qui a donné au Canada un sentiment nouveau de son unité nationale doit certainement beaucoup à la révolution technologique des dernières décennies et à la politique du Gouvernement canadien.

La Société Radio-Canada, patronnée par l'Etat, a créé un réseau national d'émissions radiodiffusées — ou, par la suite, télévisées — qui a permis à tous les habitants, même les plus éloignés des grands centres de population, de bénéficier des programmes culturels et de participer aux événements d'importance nationale. Cette société a également commandé des œuvres nouvelles à des auteurs dramatiques et à des compositeurs ; elle a subventionné des orchestres et d'autres groupements culturels.

On peut en dire autant de l'Office national du film, autre organisation d'Etat, dont les réalisations n'ont pas seulement été projetées dans toutes les régions du Canada, mais ont eu un grand succès dans les festivals internationaux de cinéma.

Si la radio et la télévision ont été les premiers facteurs techniques d'unification culturelle du Canada, l'avion les a suivies de près. A qui se souvient que la distance entre la côte est de Terre-Neuve et le rivage occidental de la Colombie britannique dépasse de seize cents kilomètres celle qui sépare cette première côte de Paris, l'importance des liaisons aériennes paraît évidente.

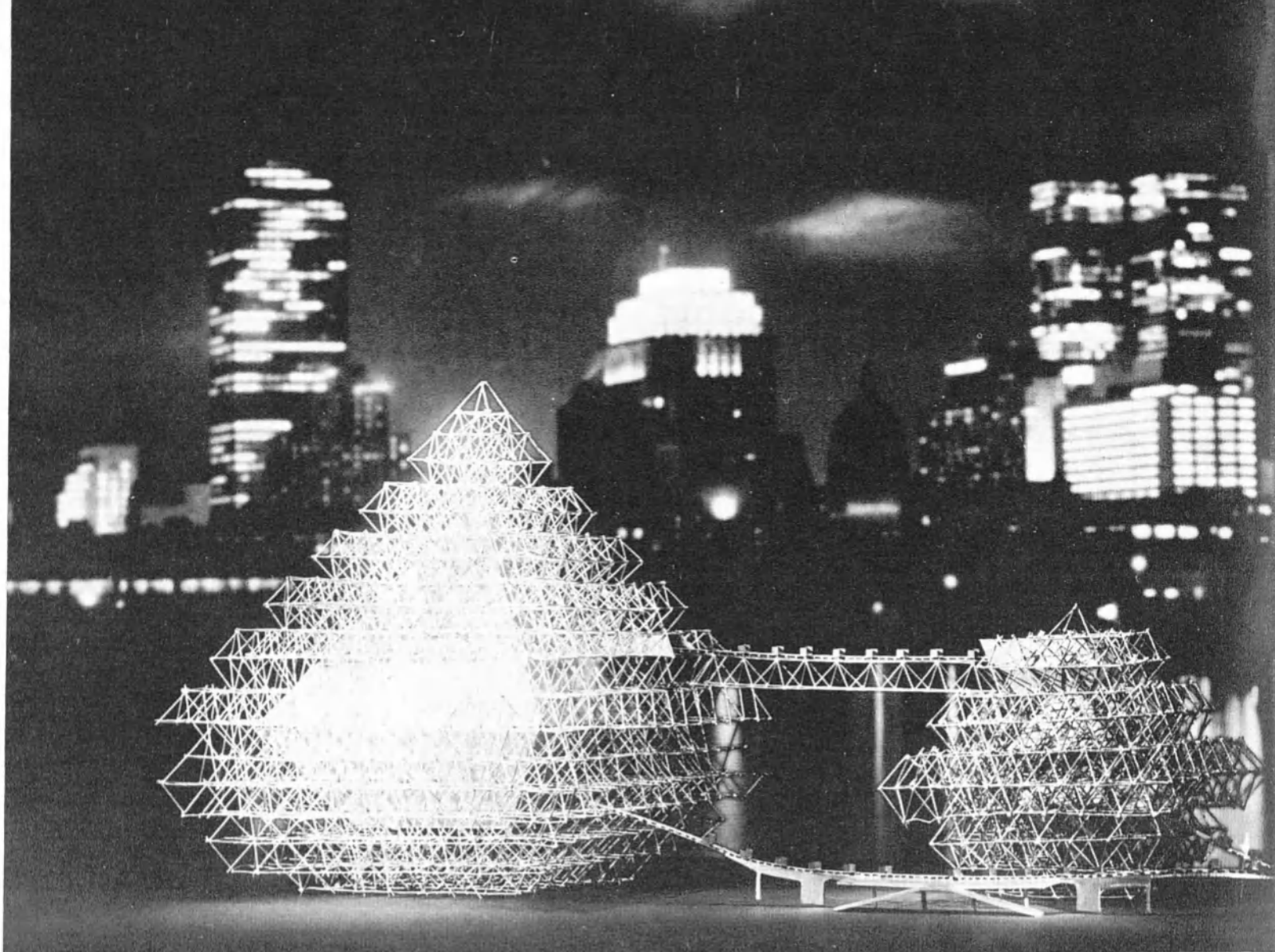
Le développement d'Air Canada (autre compagnie placée sous le contrôle de l'Etat) a fait de la traversée du Canada une question d'heures et non plus de jours, tandis que les Canadian Pacific Airlines facilitaient les relations avec les régions du nord, où il n'y avait aucune voie ferrée, et peu de routes carrossables. La Société royale du Canada et le Conseil national de recherches, de création plus récente, sont rapidement devenus des organisations au sein desquelles les érudits et les hommes de science de toutes les régions du pays peuvent se rencontrer et échanger des idées.

L'Association des universités canadiennes est maintenant plus active et plus efficace. En outre, des sociétés savantes plus spécialisées, dans des disciplines qui vont des lettres classiques à la physique, se sont créées dans le pays.

Toutes ces tendances culturelles, qui doivent tant aux techniques modernes, étaient déjà manifestes en 1945, à la fin de la seconde guerre mondiale. Elles auraient certainement continué de se développer, mais chacune à son rythme propre, si, en avril 1949, le gouvernement ne les avait puissamment stimulées en créant la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences au Canada, sous la présidence de M. Vincent Massey et la vice-présidence de M. Georges-Henri Lévesque.

LA période qui va de 1949 à 1951, date de la publication du rapport de cette commission, marque un tournant décisif dans l'histoire culturelle du Canada. Les Canadiens furent obligés de jeter un regard critique sur eux-mêmes et leurs institutions : radio-diffusion, galeries d'art, musées, bibliothèques, théâtres et universités. Ils furent contraints d'évaluer leur situation





Photos C.C.W.E., Montréal

EXPO 67

300 édifices composent et abritent l'exposition universelle de Montréal. Ici, deux des pavillons canadiens : à gauche, le « Gyrotron », manège fantastique où les visiteurs seront entraînés dans une sorte de voyage spatial à l'intérieur d'une pyramide pour entrer ensuite dans un décor de volcan en activité ; à droite, recouvert de matière plastique et de fibre de verre, le pavillon de la province d'Ontario.

L'EXPO 67 — telle est l'appellation populaire de l'Exposition universelle et internationale de 1967 — s'ouvre ce mois-ci. Elle constitue la manifestation la plus spectaculaire des célébrations du Centenaire de la Confédération Canadienne. Montréal, ville hôte, a choisi un emplacement et un thème. L'exposition est édifée sur une île située au milieu du fleuve Saint-Laurent — à laquelle on a adjoint une île artificielle — et s'étend sur 400 hectares. Elle a pour thème : « Terre des hommes. »

La formule est empruntée à Antoine de Saint-Exupéry, écrivain français et pilote d'aviation. Dans son livre : « Terre des Hommes », Saint-Exupéry écrivait : « Être un homme, c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. »

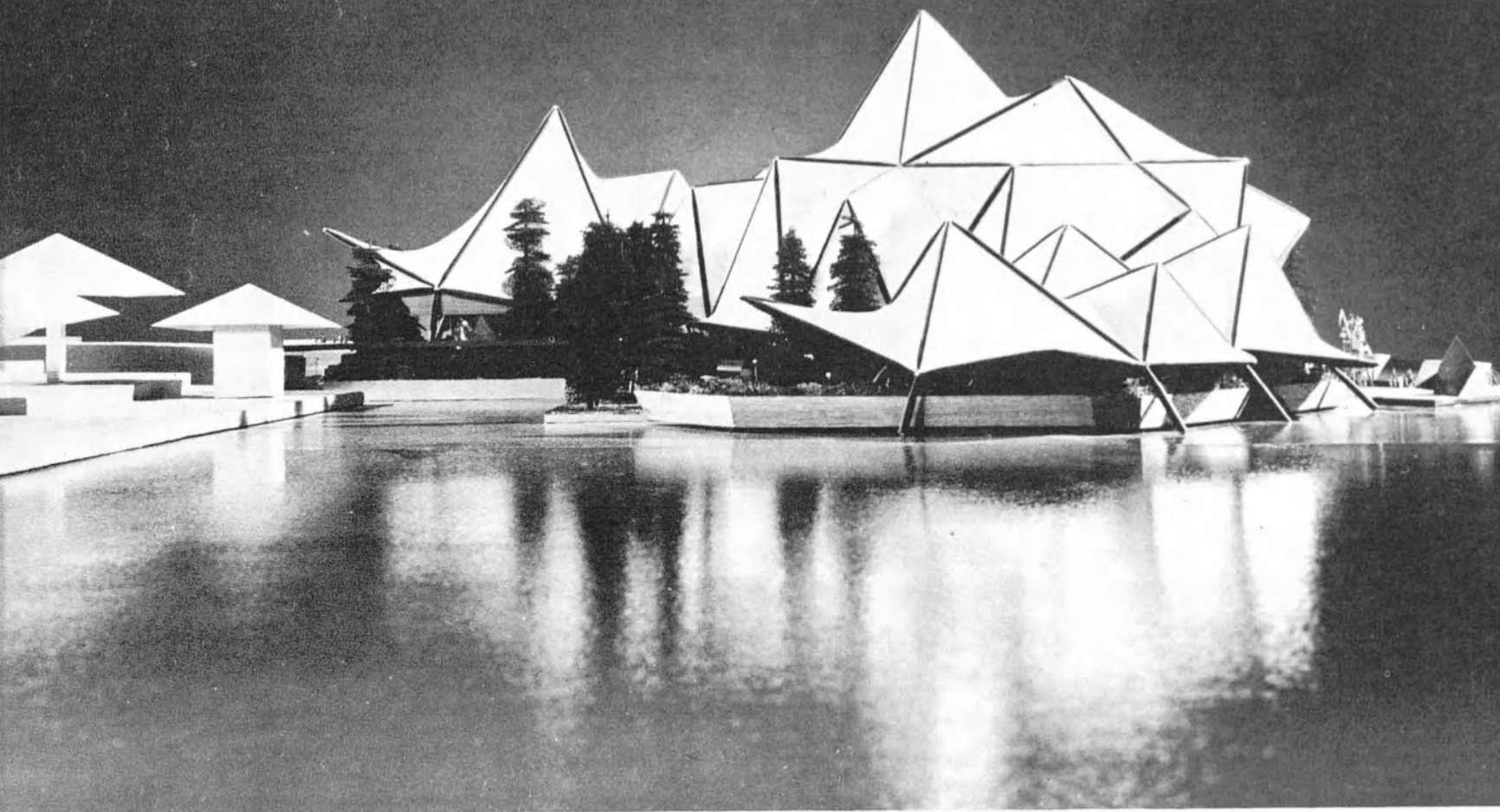
9 000 hommes ont travaillé pendant trois ans pour créer cette petite planète — d'hier, d'aujourd'hui et de demain — au milieu du Saint-Laurent. Aujourd'hui, les formes hardies d'Expo 67 — cônes, sphères, cubes, dômes, bien d'autres — se profilent sur le ciel : en tout, 300 édifices.

C'est à la faveur de cinq ensembles

que sont présentés les cinq motifs essentiels de « Terre des Hommes » dans cette exposition : le Génie créateur de l'homme, l'Homme dans la Cité, l'Homme interroge l'Univers, l'Homme à l'Œuvre, l'Homme et l'Agriculture. Plus de 70 pays seront représentés quand l'Expo ouvrira ses portes le 28 avril 1967. Les thèmes développés recouvrent les aspects fondamentaux de l'expérience et des efforts de l'homme, et par là même, ils concernent l'Unesco et toutes les institutions des Nations Unies, notamment l'Organisation mondiale de la santé et l'Organisation des Nations Unies pour l'Ali-

mentation et l'Agriculture. L'Expo explique à la fois l'homme et son œuvre. Elle veut être une vaste enquête sur la nature humaine, les actes et les liens de l'homme. Elle montre la lutte de l'homme contre le milieu où il vit : elle apprend comment il a appris à survivre dans des terres glacées, comment il a combattu la maladie et la faim, dominé les problèmes de la cité moderne et comment il affronte aujourd'hui les problèmes que pose l'explosion démographique dans le monde.

Elle narre l'histoire de l'Homme qui interroge l'univers; par exemple, comment l'homme a sondé les profondeurs de l'océan et pénétré dans les régions polaires; comment il s'est enfoncé dans les profondeurs de la terre et s'est envolé dans le cosmos; comment il a inventé l'appareillage délicat qui lui a permis de connaître son propre corps; enfin, elle explique ce que



l'homme a appris de sa propre nature physique et de la nature physique de son environnement.

Dans l'un des trois pavillons (reliés les uns aux autres) un scénario présente une cellule, matériau fondamental de la vie, grossi d'environ un million de fois. Des cellules vivantes, qui se nourrissent et se multiplient sont vues à travers des microscopes, et par un jeu de lumière sont expliqués sur un modèle agrandi la structure du cerveau humain, ses fonctions et son mécanisme. Un laboratoire en fonction montre le matériel et les méthodes employés aux fins de l'exploration biologique, et d'autres représentations permettent d'évaluer la dépendance de l'homme au sein de la nature.

L'Homme et la planète traite de l'exploration de l'homme sur, dans et hors la terre. L'homme s'est déjà lancé vers d'autres galaxies, hors de son propre vaisseau — la terre — dont cependant il occupe à peine les trente pour cent de la surface. Des siècles durant, il a gaspillé et même détruit les ressources terrestres. A présent seulement, il apprend à conserver les ressources naturelles et minérales, à replanter les forêts et à sauvegarder la faune sauvage, à exploiter les zones

arides, à éviter la pollution de l'air, à mettre en commun avec les autres hommes sa nourriture et ses connaissances.

L'Homme dans l'espace est conçu dans la perspective de l'exploration cosmique : ce que l'homme apprend de sa possibilité de vivre et de travailler dans le cosmos, d'habiter sur d'autres planètes, de rechercher la vie et l'intelligence sur des mondes lointains.

L'Homme et la mer retrace l'apparition des grandes étendues d'eau sur notre globe, leur exploration et leur conquête. On voit dans cette section naître l'exploration sous-marine ; apparaître l'utilisation des engins de plongée qui permettent d'effacer l'une des dernières frontières que la nature a imposées à l'homme ; enfin, se tracer un tableau des richesses à exploiter au fond de l'Océan. Mille merveilles marines — végétales, minérales, animales — passent dans des prismes transparents pour évoquer ce monde à conquérir.

Avec l'Homme et les régions polaires, un amphithéâtre mobile pourra accueillir 2 000 personnes à l'heure, qui feront dans les immensités polaires un voyage imaginaire, grâce à des

montages photographiques projetés sur plusieurs écrans, des modèles à trois dimensions et des techniques de sonorisation. La signification de la recherche polaire est mise en évidence, en particulier dans l'Antarctique, où nombre de nations collaborent à des travaux scientifiques. D'ici 1990, plus de la moitié de la population mondiale vivra dans des villes d'au moins 100 000 habitants. Quelles seront les conséquences de cet entassement urbain sur la vie communautaire et familiale ? Avec la section l'Homme dans la cité, on a eu recours aux dessins animés, aux marionnettes, aux films et au cinérama, spectacle expérimental sonore. Ainsi, il est possible de se rendre compte de l'influence de la vie urbaine et technologique. Un pavillon connexe étudie les problèmes de l'Homme et de la santé, où sont présentées des opérations de la chirurgie moderne, cœur ouvert et greffe du rein. Elles soulignent notre dette à l'égard des sciences médicales.

Le monde regorge de ressources naturelles. L'homme les recueille et les transforme. La société crée la technique qui, à son tour, modèle la société. Il arrive cependant que l'homme, dans sa candeur, crée des situations qu'il ne peut dominer.

Le génie créateur à travers le monde

Apprenti sorcier ? Non. L'Expo prouve que l'électronique, l'information et les calculateurs permettent de contrôler de près les techniques créées par l'homme. Telle est l'histoire de l'Homme à l'œuvre, section qui révèle nos ressources, nos progrès et nos possibilités de maîtriser l'univers.

L'homme a écarté les barrières de la technique et multiplié sa puissance d'observation un million de fois. L'exposition montre comment les satellites observent l'espace pour l'homme, comment l'homme a employé le microscope électronique pour étudier la structure de ses propres cellules, comment l'infrarouge et le radar rendent l'homme capable de « voir » dans l'obscurité. Elle montre aussi comment l'homme a domestiqué l'énergie des carburants, de l'atome et du soleil; comment les savants transforment de l'huile minérale en une poudre blanche qui est une protéine comestible — progrès considérable quand la nourriture dépend dans une si large mesure jusqu'ici des seules matières animales et végétales.

C'est encore sur la toile de fond de l'énorme production industrielle de produits manufacturés que sont présen-



Photo © Patrix, Paris

158 MAISONS EMPILÉES

Cet ensemble d'habitation (ci-dessous) a été réalisé à l'exposition universelle de Montréal pour illustrer le thème de l'habitat. C'est une des audacieuses solutions que l'architecture propose au monde moderne (détail à droite). Il est composé de 158 logements de dimensions variées, allant du studio au cinq pièces. Les unités de logement sont préfabriquées en béton puis mises en place par de gigantesques grues (à gauche). Cet empilement de maisons peut se faire selon des schémas de composition infiniment variés pour répondre aux diverses exigences de l'esthétique et de l'urbanisme. Le toit de chaque maison sert de terrasse et de jardin au voisin de l'étage supérieur.

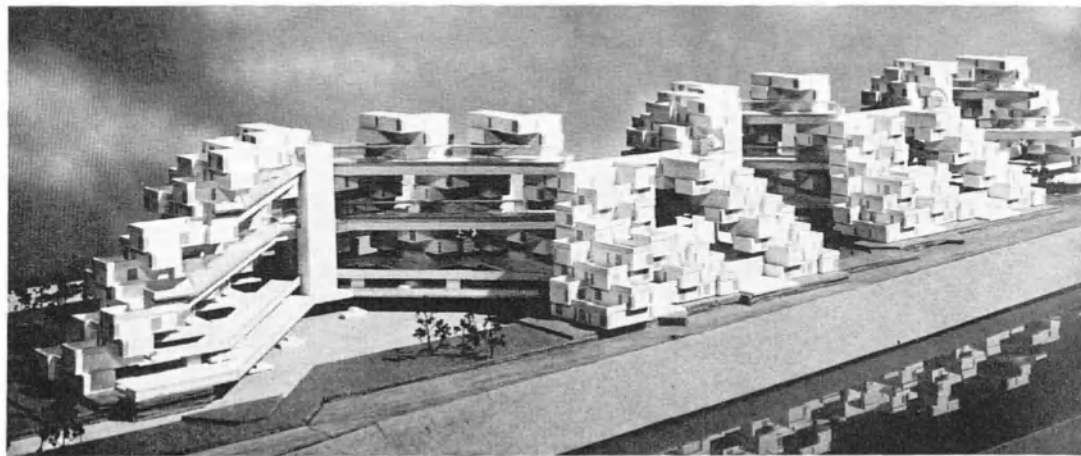
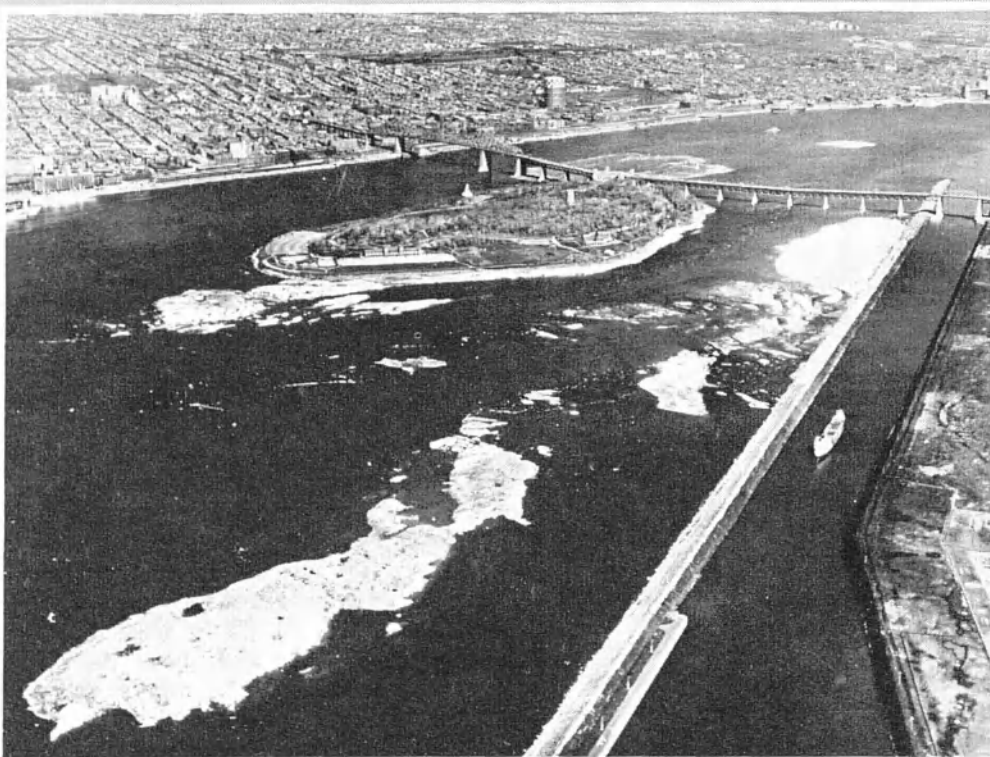


Photo C.C.W.E. Montréal



Photos Office national de Tourisme canadien

12 UNE ILE ARTIFICIELLE. Près de 200 ha ont été conquis sur le Saint-Laurent pour installer l'Expo 67, qui s'étend sur 400 ha. La photo de gauche montre ce qu'était le site en juillet 1963, avant les travaux d'aménagement. Au milieu, l'île de Sainte-Hélène, dont l'aménagement a doublé la surface. Entre elle et la voie maritime du Saint-Laurent (à droite de la photo), il n'y avait qu'un ensemble d'ilots et de hauts-fonds. La photo de droite montre quel exploit technique a été réalisé. Une nouvelle île,

appelée l'île Notre-Dame, a été créée contre la digue de la voie maritime du Saint-Laurent et annexée à l'île Sainte-Hélène. Sur celle-ci, il y a deux lacs et un petit port de plaisance, et sur l'île Notre-Dame, un réseau de lacs et de canaux. Pour édifier ce nouveau site, un wagon de terre en moyenne a été déversé toutes les 30 secondes, 24 heures par jour, et six jours par semaine, durant des mois. Les déblais du métro de Montréal alors en construction se sont révélés fort utiles.



Photo © Patrix, Paris

tées les machines qui fabriquent les produits. Dans une usine automatique de plus de 25 mètres de haut, des pièces détachées sont introduites au sommet de l'édifice et alimentent des chaînes intérieures de fabrication qui, toutes les quinze secondes, fournissent d'un côté un récepteur de TV et de l'autre un appareil de projection cinématographique. En fait, ces appareils sont automatiquement démontés à l'insu du spectateur, et ce sont les mêmes pièces détachées qui sont réutilisées pour réalimenter la chaîne. Mais s'il s'agissait de nouvelles pièces, l'usine pourrait produire un million de récepteurs de TV et d'appareils de projection cinématographique pendant la seule durée de l'Expo, c'est-à-dire d'ici la fin octobre.

Le génie créateur de l'Homme donne lieu à de remarquables expositions de peinture, de sculpture, de photographie et d'esthétique industrielle ; les œuvres exposées viennent du monde entier. Environ deux cents chefs-d'œuvre de l'art mondial, de Rembrandt à Chagall, et du Tintoret à Picasso ont été choisis par un comité international pour illustrer l'un des thèmes de l'Expo et donner à comprendre l'universalité humaine dans le domaine des beaux arts. Une cinquantaine de sculptures contemporaines ont été réunies et pla-

cées en plein air parmi les arbres et les rochers d'un parc. Les divers aspects de la condition humaine, saisis par les plus grands photographes du monde, trouvent aussi leur place : 500 photographies ont été sélectionnées. A côté de l'Exposition internationale de photographies d'art, une exposition d'esthétique industrielle présente les travaux des dix-huit meilleures écoles d'esthétique industrielle du monde qui travaillent à améliorer la qualité et la beauté formelle des objets qui font partie, à notre époque, de la vie quotidienne.

Quand l'Expo fermera ses portes, le 27 octobre 1967, il y aura près de 35 millions de personnes de plus sur la terre — 35 millions de bouches de plus à nourrir. Le défi lancé à la faim dans le monde constitue le propos de l'Homme et l'agriculture, thème très développé à l'Exposition, où lui sont consacrés neuf pavillons qui s'étendent sur plus de trois hectares.

L'Homme et l'agriculture relate les succès et les échecs, l'alternance d'abondance et de famine, le passage des techniques agricoles archaïques à l'exploitation scientifique. La présentation permet de juger des améliorations que l'homme a apportées à la science des sols, à la culture des plantes et à la nourriture des animaux, au contrôle

des maladies des végétaux, aux pesticides, à la mécanisation et à l'automatisation. Mais c'est bien la solution donnée au problème de la faim qui reste en évidence à la faveur de l'emploi ou de la recherche de nouvelles techniques.

Le thème « Terre des Hommes » apparaît dans les expositions de la plupart des pavillons nationaux. Le Canada montre comment la population canadienne a surmonté les obstacles de la distance, les difficultés de communications et les rigueurs du climat. Les Etats-Unis prouvent l'opiniâtreté inventive de l'homme qui a créé une société prospère où l'automatisation allège les tâches. Les Pays-Bas racontent une histoire analogue, centrée, elle, sur la lutte contre la mer qui a permis de conquérir un espace vital et de fonder la prospérité. L'U.R.S.S. donne la priorité aux conquêtes de l'homme dans le cosmos. L'exposition d'Israël est axée sur le combat de l'homme pour la reconquête du désert.

L'Expo 67 se présente elle-même en ces termes : « En développant un thème vaste, « Terre des Hommes », l'exposition veut donner à l'humanité de nouveaux éléments éducatifs pour de nouvelles inspirations. L'étude des buts communs et des aspirations communes contribuera largement à la compréhension des peuples. »

LE GRAND NORD MONDE NOUVEAU

par Irène Baird

QU'Y a-t-il de remarquable dans les territoires du nord du Canada — ces vastes régions qui s'étendent au nord des dix provinces — pour piquer la curiosité et éveiller l'imagination de tant de gens dans le reste du monde ?

Quelque 40 000 personnes seule-

IRENE BAIRD, écrivain et romancier canadien, s'est consacrée à l'étude des problèmes de développement des régions du grand nord canadien. Elle a été conseiller en matière de presse et d'information auprès de l'Administration de l'Assistance technique des Nations Unies.

ment y vivent. Guère plus qu'il ne pourrait s'en perdre dans les cités de Montréal et de Toronto.

Le nord n'est pas la patrie des célébrités mondiales. Malgré son visage exotique que les journalistes et les producteurs de télévision viennent chercher si loin, et qu'ils s'acharnent tant à fixer dans leurs articles et dans leurs films, peu d'habitants du nord se font un nom hors des frontières du Canada. Et les quelques noms connus sont parfois difficiles à prononcer. Comme Kenojuak, la jeune et brillante artiste eskimo, à qui ses dessins et ses sculptures ont valu une renom-

mée qui s'étend loin du village de Cap Dorset où elle habite.

Le simple éloignement, cette immensité absolue, créent-ils un envoûtement ? Certes, le nord est vaste. Sa superficie dépasse deux millions de kilomètres carrés : soit le tiers du second pays du monde (seule l'URSS est plus étendue que le Canada). Mais la dimension seule n'explique rien.

Et l'aviation a fait de l'éloignement, même dans les coins les plus perdus, une notion toute relative. D'Edmonton, Montréal, Winnipeg et Vancouver, au Yukon et aux territoires du nord-ouest, on ne compte que quelques heures de



Photo R.A.J. Phillips



Photo © Paul Almasy

Le village d'Inuvik, à l'extrême nord-ouest du Canada, à 400 kilomètres au-delà du cercle polaire, est devenu une véritable cité scientifique. Depuis près de six ans, géologues, physiciens, glaciologues, météorologues, etc., s'y consacrent à des recherches de grande envergure en vue de l'exploitation et du développement des régions arctiques. A gauche, un équipage esquimau sur la baie gelée de Lake Harbour (Terre de Baffin), dans le nord-est.

vol. Leurs capitales, Whitehorse et Yellowknife, sont reliées au Canada méridional par des services aériens assurés par des appareils qui vont de l'avion à réaction aux biplaces des prospecteurs et géologues. Sur les aérodromes du nord, ou bien amarés près d'un bassin au bord d'un lac, ces robustes petits avions semblent aussi fragiles que des libellules.

Si par certains jours d'hiver, les avions restent à terre dans le sud comme dans le nord du Canada, de sorte que vous ne pouvez atteindre

le nord, votre voix peut encore le faire. Grâce aux communications de masse — Service septentrional de la Canadian Broadcasting Corporation, téléphone, telex, bulletins des stations météorologiques arctiques — le sud et le nord disposent sans interruption d'une voie d'échanges à double sens. Dans le nord, rares sont les maisons sans radio ; la voix de la CBC parvient jusqu'aux auditeurs esquimaux et indiens dans leur propre dialecte.

Les habitants du nord aiment parler, et la radio permet à chacun d'exprimer ses opinions et d'entendre celles du voisin. Si les auditeurs des villes se lassent de la radio, il n'en est pas de même pour les isolés. La voix est un lien humain vital non seulement entre le nord et le sud, mais aussi entre les communautés largement dispersées à travers tout le nord.

Cependant, en ce qui concerne les grands progrès scientifiques et techniques, le nord reste, aussi bien dans sa

réalité interne que par son aspect extérieur, un pays de « frontière », marqué par le style et l'esprit d'une région évoluant vers le statut de province et impatiente d'y accéder. Une terre où tout est extrême, le climat, les distances, où l'individu, quelle que soit sa race, compte pour beaucoup. Il est lui-même non un simple numéro perdu dans la foule. Il semble que les étrangers apprécient, eux aussi, ce caractère de pays frontière, puisqu'on en trouve tant dans le nord.

La géographie n'a pas donné de structure bien définie à cette terre, si ce n'est sa formidable dimension. Les territoires s'étendent, d'ouest en est, des frontières de l'Alaska aux rochers de la côte orientale de l'île de Baffin, et vers le nord, des frontières des provinces jusqu'aux limites continentales du Canada dans le haut Arctique.

A l'intérieur de ce territoire plus ou moins triangulaire, s'étend un vrai puzzle de montagnes, de toundra, d'innombrables lacs et de steppes, de

GRAND NORD (Suite)

vastes marécages spongieux, d'affleurements dénudés de roche.

Le nord représente beaucoup de choses pour toutes sortes de gens différents.

Pour les dirigeants des compagnies minières, c'est une zone de richesses potentielles et d'exploitation coûteuses. L'un d'eux, un des plus connus et respectés du Canada pour ses réussites, dont la carrière a été marquée par des découvertes spectaculaires, et qui entreprend actuellement la mise en valeur d'un important gisement à 450 km à l'intérieur du cercle polaire, a déclaré : « Dans les endroits les plus reculés du nord... les difficultés habituelles sont multipliées par mille. » Il voulait parler du long processus de développement, depuis la découverte jusqu'à la commercialisation. Malgré tout, dans le nord, le travail est mené à bien. On renverse ou on contourne les obstacles, on les transforme en atouts.

Pour les savants qui travaillent à la station fédérale de recherches d'Inuvik dans la région arctique occidentale, le nord représente un immense laboratoire de plein air où les formes de la vie vont de l'ours polaire aux déli-

cats papillons et aux féroces moustiques de l'été.

Une région où l'on peut étudier le caribou, le bœuf musqué, l'ours polaire et les cétacés qui parcourent ces solitudes, poussés par des besoins plus anciens que la science elle-même, où les géologues, les géographes, les physiiciens, les météorologistes et les spécialistes des glaces polaires sondent les secrets de l'air, de la terre et de la mer, recueillant les données de base nécessaires au développement du nord et versant leurs observations au dossier de la science mondiale.

En 1962, un an après l'ouverture de la station d'Inuvik, ce qui était alors le Département des affaires septentrionales et des ressources nationales lança un programme de subventions destiné à couvrir les besoins accrus de personnel scientifique qualifié, à stimuler la recherche dans le nord et à encourager les universités canadiennes et les autres organismes intéressés à se lancer dans des études et des expéditions.

D'une modeste somme de 60 000 \$ la première année, le programme de

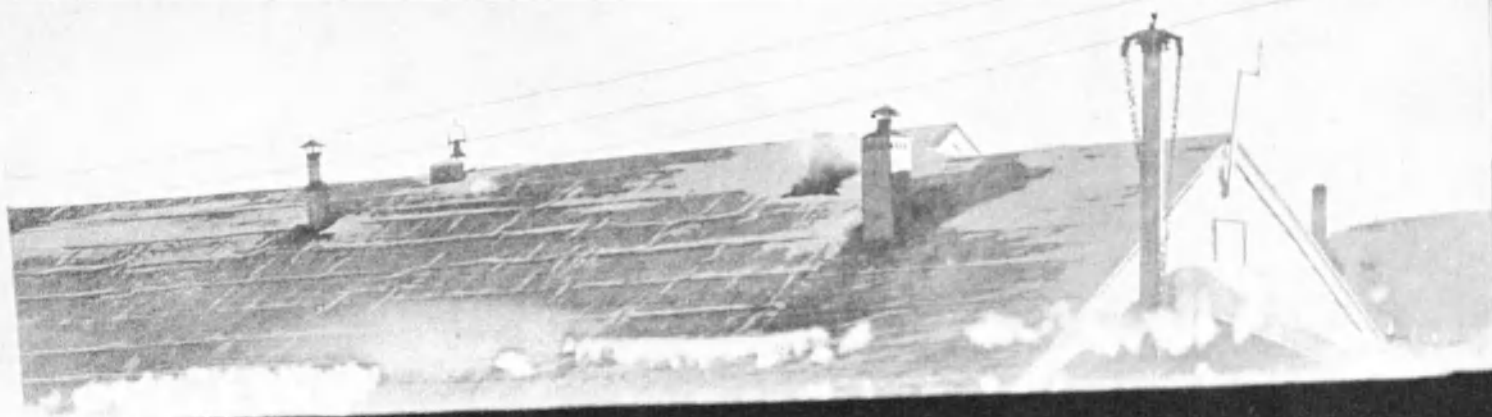
LE TRAINEAU DES ECOLIERS

A Tuktoyaktuk, le ramassage des écoliers se fait en traineau à chiens. L'attelage parcourt le district (ci-dessous) et vient déposer ses passagers dans la cour de l'école (à droite). Tuktoyaktuk, près de l'embouchure du Mackenzie, sur l'océan Arctique, est un village esquimau d'environ 1 000 habitants. Son école était la seule école fédérale au Grand Nord, il y a une douzaine d'années, lors du lancement du programme canadien de scolarisation des communautés isolées. Ces écoles sont, aujourd'hui, au nombre de 64.

SUITE PAGE 31

Photos © Paul Almasy





La colossale étude des vitraux de l'Europe médiévale

LES vitraux du Moyen Age européen constituent une part considérable du patrimoine culturel de l'humanité. Peu de domaines de l'histoire de l'art ont cependant présenté longtemps autant de lacunes.

Ce fut, paradoxalement, la seconde guerre mondiale qui devait permettre une étude exhaustive de milliers de chefs-d'œuvre de verre. Dans les régions menacées, ils furent en effet déposés et, le plus souvent pour la première fois, répertoriés et photographiés.

En 1949, le professeur Hans R. Hahnloser, de Berne (Suisse), proposa de faire un inventaire complet, pour tous les pays d'Europe, de tous les vitraux médiévaux, du 12^e au 16^e siècle, encore existants. Ce « Corpus Vitrearum Medii Aevi », n'exigera pas moins de vingt ou trente ans de travail. Les plus éminents spécialistes y collaboreront. Il comprendra soixante-quinze volumes grand format, abondamment illustrés de planches en noir et en cou-

leurs. On en trouvera quelques exemples dans nos pages en couleurs. L'Unesco a donné son appui au « Corpus » dont elle facilite les travaux de recherche et les publications.

D'ores et déjà, sept volumes ont paru depuis 1956. Ils ont trait à la Suisse, à la France, à la Belgique, à la République Fédérale d'Allemagne (Souabe), à l'Autriche et à la Scandinavie. Cinq sont sous presse et vingt-trois en préparation. Chaque volume contient une préface, une introduction historique, un catalogue des vitraux pour un monument ou une époque donnée, accompagné d'une étude iconographique, historique, stylistique et technique, et des reproductions. Chaque volume est préparé par le comité national correspondant, qui relève, au sein du Comité international d'histoire de l'art, d'un comité spécial créé pour le « Corpus ». Le professeur Hahnloser préside le comité de rédaction du « Corpus ».

La colossale entreprise du « Corpus

Vitrearum » est justifiée par la masse de trésors d'art que représentent encore les vitraux conservés en Europe, en dépit de toutes les pertes subies au cours des siècles.

L'essor de l'art du vitrail s'est trouvé lié à celui de l'architecture gothique, et à la multiplication des églises et des cathédrales à partir du 12^e siècle. Mosaïque de verres colorés et peints, puis enchâssés dans une armature de plomb, le vitrail est un art de peinture monumental. Il a son origine dans l'antiquité, et il existait déjà dans les basiliques chrétiennes ; aucun ensemble important, antérieur au 12^e siècle, ne nous est parvenu.

Mais c'est l'architecture gothique qui multiplie les baies et les fenêtres sous des voûtes d'une élévation de plus en plus considérable, qui crée, dans sa structure allégée, les espaces nécessaires aux verrières médiévales. (La Sainte-Chapelle, à Paris, qui fut construite de 1243 à 1248 par le roi

SUITE PAGE 23

CORPUS VITREARUM MEDII AEVI

Volumes parus dans différentes séries

SCHWEIZ (I) - Die Glasmalereien der Schweiz vom 12. bis zum Beginn des 14. Jahrhunderts

par Ellen J. Beer. Edité par *Birkhäuser Verlag*, Bâle, 1956. Prix : 50 fr. s.

SCHWEIZ (III) - Die Glasmalereien der Schweiz aus dem 14. und 15. Jahrhundert

par Ellen J. Beer. Edité par *Birkhäuser Verlag*, Bâle, 1965. Prix : 80 fr. s.

DEUTSCHLAND (I) - Die Glasmalereien in Schwaben von 1200-1350

par Hans Wentzel. Edité par *Deutscher Verein für Kunstwissenschaft*, Berlin, 1958. Prix : DM 80.

FRANCE (I) - Les vitraux de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle de Paris

par Marcel Aubert, Jean Grodecki, Jean Lafond, Jean Vernier. Edité par la *Caisse nationale des Monuments historiques*, Paris, 1959. Prix : 100 F.

ÖSTERREICH (I) - Die mittelalterlichen Glasgemälde in Wien

par Eva Frodl-Kraft. Edité par *Institut für österreichische Kunstforschung des Bundesdenkmalamtes*, Vienne, 1962. Prix : DM 78.

BELGIQUE (I) - Les vitraux médiévaux conservés en Belgique, 1200-1500

par Jean Helbig. Edité par le *Ministère de l'Education nationale et de la Culture*, Bruxelles, 1961. Prix : 800 F. B.

SKANDINAVIEN - Die Glasmalereien des Mittelalters in Skandinavien

par Aron Andersson, Sigrid Christie, Carl Axel Nordman, Aage Roussell. Edité par *Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien*, Stockholm, 1964. Prix : 250 couronnes suédoises.

A droite :

LES CHANGEURS CHASSES DU TEMPLE.

Ce vitrail du 14^e siècle est déposé au musée autrichien des Arts appliqués, à Vienne. Le mouvement dramatique de la scène du Nouveau Testament atteste une œuvre des ateliers de Vienne, mais on ignore quel fut l'emplacement original de ce vitrail de 47 cm de haut sur 37 de large. Peut-être avait-il été exécuté par les peintres verriers de Basse-Autriche pour un oratoire privé.

Photo © Bundesdenkmalamt, Vienne

Pages du centre :

LES DROITS SUR LES MARCHES.

La cathédrale de Tournai, en Belgique, dont la construction fut achevée à la fin du 13^e siècle, a été ornée de vitraux remarquables. Un ensemble très curieux de scènes populaires, « les Privilèges », est situé dans l'abside sud du transept. Cette série, du 15^e siècle, comprend cinq panneaux : droits sur le pontonage (passage des ponts), les poids et mesures, le vin, la bière et le droit sur les marchés, où l'on voit des clercs percevant les taxes municipales qui frappaient les vendeurs de produits agricoles. Ces tableaux réalistes ont été composés par le fameux peintre verrier Arnoult de Nimègue, à qui l'on doit de nombreux vitraux de la cathédrale, et peints par l'un de ses collaborateurs, dont le nom ne nous est pas parvenu et que l'on appelle le Maître des Privilèges.

Photo © A.C.L. Bruxelles









75 volumes, 30 ans de travail

Louis IX, constitue l'exemple achevé d'un édifice évidé qui n'est plus que le support d'une verrière immense, plus de 615 m², sertie dans des fenêtres qui ont jusqu'à 15 m de hauteur.)

Les vitraux assument un triple rôle : ils éclairent l'édifice, constituent une décoration d'une richesse incomparable grâce aux jeux de la lumière naturelle, inscrivent un enseignement religieux lisible pour les fidèles, car chaque vitrail narre une ou plusieurs histoires empruntées à l'Ancien ou au Nouveau Testament, ou à la Vie des Saints.

Peu à peu, ils rapporteront également des faits historiques, des épisodes de la vie quotidienne, des scènes professionnelles. Le style des peintres verriers renouvelle sans cesse ces leçons par l'image, tant religieuses que laïques. Simultanément, les recherches techniques aboutissent à l'emploi de couleurs de plus en plus variées. L'art du vitrail, du 12^e au 15^e siècle, ne cesse de se diversifier.

Le « Corpus Vitrearum Medii Aevi » constituera la première somme de l'art du vitrail dans l'Europe médiévale. Le premier volume de la série

« Allemagne », qui doit en comprendre quinze, a paru en 1958. Il est consacré aux œuvres de la Souabe de 1200 à 1350.

Sur les quatre volumes prévus pour la série « Suisse », deux sont parus, respectivement en 1956 et en 1965. Le volume I traite des vitraux du 12^e au 14^e siècle, et le volume III de ceux du 14^e et du 15^e. (Le volume II sortira ultérieurement.)

Le premier volume de la série « France », qui en comprendra vingt-cinq, a paru en 1959 : il s'attache uniquement à l'étude des vitraux de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle. (La place prépondérante de la série française s'explique par l'abondance et la qualité des vitraux des cathédrales, en France, que suffiraient à suggérer les chiffres. Au début de la seconde guerre mondiale, 50 000 m² de vitraux ont été déposés, ce qui a permis de les sauver dans leur quasi-totalité ; 150 000 panneaux ont été photographiés avant et après restauration, puis remis en place.)

Le volume I de la série « Belgique » (trois volumes), paru en 1961, recense de 1200 à 1500 les vestiges relative-

ment peu nombreux de l'époque médiévale proprement dite, conséquence des guerres et des invasions dont la Belgique a été le théâtre. En Belgique, où le vitrail fut cependant très largement employé dès le 12^e siècle, ce sont les verrières de la première moitié du 16^e siècle qui demeurent de loin les plus nombreuses. Elles feront l'objet de deux volumes. Le premier volume de la série « Autriche » (quatre volumes) a paru en 1962. Cet ouvrage est entièrement dévolu aux vitraux des édifices et des musées de Vienne.

La série « Scandinavie » (1964) groupe en un volume les vitraux de Suède, de Norvège, du Danemark et de la Finlande. D'autres séries sont prévues pour la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, la Pologne, la Tchécoslovaquie et les Etats-Unis d'Amérique (où nombre de vitraux ont trouvé asile dans les musées).

Le « Corpus », entreprise sans précédent, représente un apport décisif à l'histoire de l'art européen, et dégage les grands courants d'échanges internationaux qui enrichissent et apparentèrent les œuvres médiévales.

A Esslingen (République Fédérale d'Allemagne), le chœur de l'église Saint-Dionys est doté d'une verrière formée de cinq hautes fenêtres, dont chacune est enrichie de vitraux représentant 56 scènes ou figures empruntées à des épisodes bibliques ou évangéliques. Ici, Judas Macchabée, vitrail de la fin du 13^e ou du début du 14^e siècle, parfaitement conservé.

Photo © Deutscher Verein für Kunstwissenschaft

PAGE EN COULEURS

A gauche, deux médaillons de la rose de la cathédrale de Lausanne (Suisse). En haut, le mois de mai ; en bas, le soleil. Ces vitraux datent de la première moitié du 12^e siècle. La rose de Lausanne comprend de nombreux motifs dont l'ensemble constitue un tableau cosmologique et encyclopédique souvent évoqué dans les verrières des églises gothiques : y sont représentés les mois de l'année, les saisons, les astres, les éléments, les signes du Zodiaque, les monstres de la Terre, les fleuves du Paradis.

Photos © Hans Hinz, Bâle

Jean l'Évangéliste, vitrail du début du 15^e siècle, déposé au musée historique de Bâle (photo de droite). Il provient du chœur du monastère de St. Margarethental, à Bâle.

Photo © Historisches Museum, Bâle



LE RIRE ET LA GRAVITÉ

par **Adolf Hoffmeister**

LA littérature est comme un fleuve qui traverse le paysage de la vie en reflétant le ciel, les rives, les ponts, les bateaux et les pêcheurs. Dans les grandes littératures il y a de grands fleuves. Dickens, c'est la Tamise, Tolstoï - la Volga, Chokolov - le Don, Faulkner - le Mississippi. On pourrait continuer ce jeu. Mais qui est donc la Loire, la Seine, la Garonne et le Rhône ? Qui est l'Elbe et la Moldau, le Danube et le Vah ? On ne doit pas pousser trop loin les métaphores. Et pourtant les littératures sont comme les fleuves, et les poètes comme leurs sources. Un courant les anime. Ils en sont la force. Certes, il n'y a parfois que de l'eau et cette eau ne s'évapore qu'avec le temps.

Au centre de l'Europe, toujours menacés par des envahisseurs, les peuples tchèque et slovaque, réalistes, laborieux, hérétiques et inflexibles, persistent obstinément dans leur vérité et font face à tous les orages. Placés à un carrefour de civilisations, aiguillés par des siècles d'oppression vers une sagesse prudente, ces peuples qui ont le respect de la raison, ont créé une culture qui était aussi une sauvegarde. Ils ont persévéré dans leur forteresse sans perdre le contact avec le monde. La Tchécoslovaquie est un petit pays qui appartient à deux peuples : les Tchèques et les Slovaques.

L'importance de l'art et de la littérature de ce pays ne correspond ni au nombre de ses habitants ni à l'étendue de son territoire, ni même au niveau de la culture générale. Elle les dépasse de loin. Est-ce dû à la beauté des paysages ? La Tchécoslovaquie est comme un verger fertile en talents. Considérons seulement le

ADOLF HOFFMEISTER, qui fut ambassadeur de Tchécoslovaquie à Paris de 1949 à 1951, est depuis 1956 délégué de son pays aux conférences générales de l'Unesco pour les affaires culturelles. Avocat, écrivain, dessinateur, caricaturiste, il est depuis plusieurs années président du Pen Club tchécoslovaque et professeur de dessin et de dessin animé à l'École supérieure des arts appliqués de Prague. Son œuvre, tant écrite que dessinée, est très abondante : souvenirs, voyages, essais. Il a également écrit un livret d'opéra pour enfants, « le Bourdon », dont la musique est de H. Krasa. Signalons en français « Visages écrits et dessinés », Paris, les Editeurs français réunis, 1964.

nombre des artistes qui ont vu le jour ou qui ont grandi dans ce pays, et dont l'œuvre a indiscutablement enrichi la culture allemande (Alfred Kubin, Robert Musil, Oscar Kokoschka, Adolf Loos, R.M. Rilke, S. Freud, S. Zweig, F. Werfel, F. Kafka). Ainsi on peut facilement mesurer combien de gens de lettres — inconnus à cause de leur langue — appartiennent à la littérature.

Un patriotisme profond sans la moindre goutte de romantisme ou de nationalisme, un patriotisme assourdi par une modestie innée, voilà l'ancre de certitude de chaque écrivain. Un ancien proverbe, peut-être un peu démodé, dit : « Plus la patrie est petite, plus grand est l'amour dont elle a besoin. » Ce qui est prouvé

puisque un pays relativement peu étendu possède une si riche et si importante littérature.

Le fardeau fut très lourd pour ce peuple pendant les années de la guerre. Seule sa bonne humeur opiniâtre lui permit de surmonter la préparation préméditée à une philosophie de destruction et de désespoir.

Les écrivains tchécoslovaques furent tous présents au moment où s'écrivait l'histoire sanglante de notre siècle. La misère de leur enfance et l'expérience d'une vie affreusement pénible furent leurs maîtres jusqu'au jour où ils contemplèrent l'enfer de leurs propres yeux : l'occupation de 1939 à 1945.

Au 20^e siècle, où la littérature tchèque et slovaque avait à rattraper un

JEUX DE MAINS. Ci-dessous, jouant aux ombres chinoises, trois des amis tchèques d'Adolf Hoffmeister, dessinés par lui ; de gauche à droite : le poète Vitezslav Nezval, Jiri Trnka, le célèbre créateur de marionnettes, et Jan Werich, acteur et auteur dramatique qui anima à Prague le fameux « Théâtre libéré » avec Jan Voskovec. A droite, une scène des « Aventures du brave soldat Chveik », jouée par les marionnettes de Jiri Trnka, d'après le célèbre roman héroï-comique de l'écrivain tchèque Jaroslav Hasek.



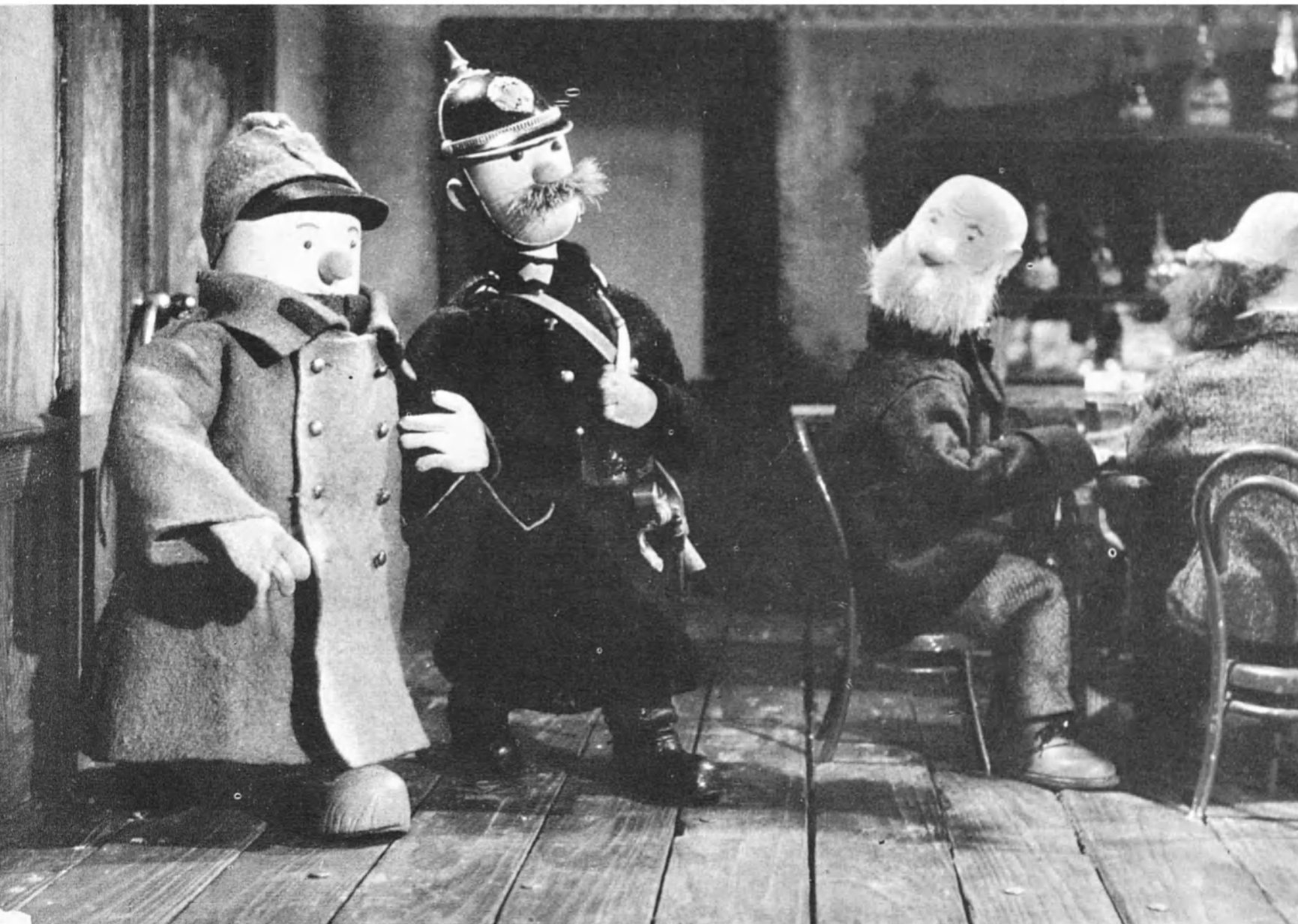


Photo Ambassade de Tchécoslovaquie, Paris

certain retard culturel par rapport au monde extérieur, l'exigence des lecteurs refusait l'art superficiel. C'est pourquoi aussi ne purent se développer ni le pragmatisme, ni le culte du quotidien, ni le romantisme populiste. L'expression créatrice artistique se rapproche plus de la structure dramatique. C'est toujours une certaine impatience et une certaine inquiétude intérieure qui poussent les écrivains vers une expression concentrée. La langue littéraire elle-même, enrichie par la sagesse populaire, exclut la lenteur épique du roman fleuve. Tout se rapporte à l'action. Parfois, douloureusement, les écrivains ont rencontré l'évidence politique, et ils n'ont pas reculé.

Le seul élément qui a adouci les angles et les arêtes, fut le poétisme lyrique. Il est typiquement slave et se combine avec le génie musical du peuple. Il suffit de feuilleter une anthologie de la poésie tchèque et slovaque pour en trouver des preuves.

Rire et être dur envers le mal, voici les deux éléments principaux du caractère national tchèque et slovaque. En principe, les Tchèques et les Slova-

ques sont gais. Ils n'ont pas de complexes. Ils ne connaissent presque pas la réserve, la mélancolie nordique ou la renonciation sévère. Tout le peuple se sent solidaire de tout le peuple. Les relations sociales, comme l'expression nationale de l'art, sont marquées par l'esprit populaire. Les chansons et les mélodies populaires coulent dans le sang ; les danses, parfois turbulentes, dénouent leurs jambes. La simplicité du dessin est innée à l'art plastique commun.

C'est ainsi que le peuple entier garde le souvenir du héros national Julius Fucik. Avant d'être martyrisé jusqu'à la mort par les nazis, il a légué à la littérature tchèque le document de l'héroïsme le plus déchirant « Écrit sous la potence ». C'est là que se trouve sa devise : « Hommes, je vous aimais ! Veillez ! ».

Cependant tous ceux qui furent ses intimes et le connaissaient bien, qui vivaient avec lui à l'époque de leur jeunesse d'avant-garde se souviennent de l'homme gai, de l'homme humain, plein de vie, de joie, d'amour et de sourires. Il possédait un immense sens de l'humour.

De même Vancura et Olbracht vivent à jamais dans la mémoire du peuple comme des hommes gais. Eux non plus n'avaient pas renoncé aux plaisirs de la vie et buvaient au creux de leurs mains la joie simple et la confiance dans le peuple. Marie Majerová, éternellement jeune, les accompagna en acceptant les mêmes principes dictés par l'esprit populaire.

La gaieté populaire est le trait marquant du caractère national tchèque et slovaque. C'est la forme même de leurs relations humaines. C'est l'accent de leurs langues. C'est l'élément des anciennes traditions populaires. C'est le ton des contes et proverbes tchèques et slovaques. C'est la méthode tchécoslovaque de soigner les blessures, de découvrir les fautes et de corriger les erreurs. Aussi le côté sentimental de la mentalité lyrique tchèque apparaît seulement comme l'ombre qui annonce le rire du côté du soleil.

Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la grande bibliothèque universelle. A côté d'Aristophane et des autres géants insolents de la littérature classique gréco-

LE RIRE ET LA GRAVITÉ (Suite)

romaine, à côté des volumes ventrus du médecin glouton Rabelais, à côté des idées impitoyablement achevées du connaisseur Jonathan Swift, à côté des histoires d'auberges et d'écuries traditionnellement britanniques du Pickwick de Dickens, à côté d'Alice de Lewis Carroll, naïve, mais d'une exactitude mathématique, à côté de quelques chefs-d'œuvre falstaffiquement éméchés de William Shakespeare, à côté de la cuirasse rouillée de Don Quichotte de Don Miguel Cervantes y Saavedra, à côté des petits marchands en Ames mortes de Gogol — à côté de tous ces personnages se tient le brave soldat Chveik dans un garde-à-vous négligent.

Oui, le brave soldat Chveik fut reçu dans la société exclusive des personnages immortels où le critère est mondial. Là se trouvent Pantagruel, Gargantua, Sancho Pança, Don Quichotte, Tchitchikov et le revisor, Tartuffe et Harpagon, Gulliver, Falstaff, Ubu roi, Sam Weller et tant d'autres encore. Ils sont nombreux. Mais Chveik est le seul Tchèque parmi eux. Et il put y entrer justement parce qu'il est tellement populaire, tellement tchèque — et tellement gai.

Cependant la gaieté n'est pas seule en question. Les deux faces de l'écu tchèque comptent : l'homme sentimental et passionné payant avec les deux faces son impôt de vie à l'humanité. Si face est le rire, pile est le jugement dur de la bataille. La littérature tchécoslovaque contient depuis toujours des leitmotifs de la révolte et de l'obstination formés dans l'histoire du pays dès son enfance. Les héros ont été Jean Hus, le penseur du mouvement révolutionnaire, intellectuel et social, qui porte son nom, et Janosik, le bandit populaire de la Slovaquie, symbole de la lutte pour la justice sociale et la liberté du peuple. Alors dans le contenu littéraire ainsi défini, la réflexion sérieuse s'allie avec l'ombre de la tradition déchirante de l'intransigeance contre le mal.

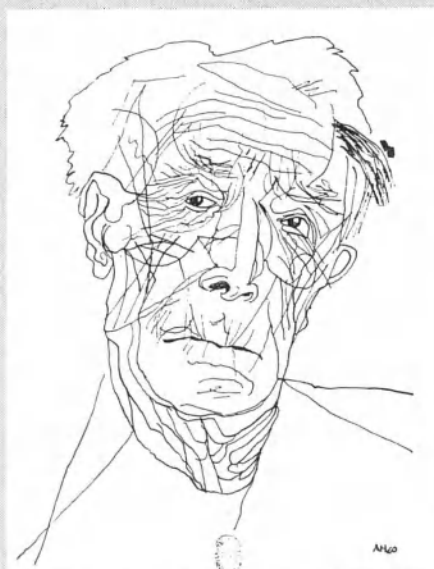
Karel Capek, apôtre de la démocratie d'Etat qui fut d'ailleurs — lui-même ne s'en rendant pas compte — un des premiers auteurs d'ouvrages de science-fiction moderne dans les années vingt, de la même façon que François Kupka fut un des premiers peintres de l'art abstrait et l'un des écrivains tchèques les plus universellement connus, aboutit à la même conception philosophique grâce à sa profonde connaissance de l'homme, de l'individu, laborieux et d'esprit simple.

Il évoque la sagesse acquise par l'âge, la bonté des pauvres et le charme des petits jardins en fleurs pour pouvoir mettre en contraste avec les qualités de ces gens très humains les forces de la guerre inhumaine.



Sur le vif

Auteur de plus de soixante ouvrages, Adolf Hoffmeister en a illustré lui-même cinquante. Il a créé une énorme galerie internationale de contemporains illustres, écrivains, peintres, sculpteurs, poètes. Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : le sculpteur suisse Alberto Giacometti présentant l'une de ses œuvres ; le peintre français Marc Chagall ; le romancier et poète soviétique Boris Pasternak, qui reçut le Prix Nobel de littérature en 1958 ; le romancier américain John Steinbeck, qui reçut le Prix Nobel de littérature en 1962. Ci-dessous, de gauche à droite, le peintre tchèque François Kupka et l'écrivain italien Alberto Moravia.



UN ORPHELINAT POUR BÊTES SAUVAGES

par Richard Greenough

Ouvert il y a 3 ans à la lisière du Parc national de Nairobi (Kenya), le refuge pour jeunes bêtes sauvages abandonnées s'est rapidement révélé comme une expérience très encourageante dans le domaine de la protection des ressources naturelles de l'Afrique. 120 000 personnes visitent chaque année cet « orphelinat ». Les recettes des entrées lui permettent d'équilibrer son budget. Ici, une gazelle qui a été recueillie à l'âge de 3 semaines.

Photo Unesco - R. Greenough



UN orphelinat d'un type assez peu courant est installé aux environs de Nairobi, au Kenya. Il est ouvert au public, qui paie volontiers son écot pour voir les pensionnaires.

Il s'agit d'un orphelinat pour animaux sauvages, dont les parents ont été massacrés par des braconniers à la recherche de viande fraîche, de trophées ou d'ivoire, pris au piège ou tués en se battant avec d'autres animaux, ou qui sont morts de leur belle mort. L'institution est, semble-t-il, unique en son genre, bien qu'on envisage d'en créer une sur le même modèle, non loin de là, en Ouganda. Située à la limite du Parc national de Nairobi, qui s'étend sur 114 kilomètres carrés — peu de chose

en comparaison de la plupart des autres parcs d'Afrique orientale — elle a été ouverte en 1964 avec un premier contingent de onze pensionnaires.

Son premier hôte fut un jeune rhinocéros ahuri, Bruce. Agé de quelques semaines, il n'avait guère que 60 cm de long ; sa mère avait été tuée. Quant au père... On dut, pour faire entrer Bruce dans sa nouvelle résidence, user de stratagèmes, et l'amadouer à pleines poignées de sucre de canne. Dès 1965, on comptait environ 130 pensionnaires. Représentant une quarantaine d'espèces animales, ils ont attiré 120 000 visiteurs en une année.

« La plupart de nos pensionnaires

sont de véritables orphelins, trouvés par les gardes-chasse dans le parc voisin », a indiqué M. Mervyn Cowie, directeur des Parcs nationaux du Kenya, qui envisage de faire de l'orphelinat un vaste parc zoologique et botanique national. « Un endroit où les Africains, dit-il, tout spécialement les enfants des écoles et leurs maîtres, puissent venir apprendre à connaître et à apprécier les animaux de leur propre pays, qu'ils n'ont jamais vus, ou rarement, et qu'on leur a appris uniquement à craindre ou à tuer », a poursuivi M. Cowie.

Lorsque ces jeunes animaux, au moment de leur découverte, se révélèrent trop petits, trop faibles ou trop malades pour se nourrir et prendre

Le réapprentissage de la liberté

soin d'eux-mêmes, ils sont d'abord dirigés sur l'hôpital de l'orphelinat où ils sont soignés et nourris au biberon. Tel a été le cas d'un autre des jeunes hôtes, un bébé hippopotame âgé tout juste de quelques semaines. « Nous avions aussi, ajoute M. Cowie, un petit léopard, dont la mère était morte, prise au piège ; il n'avait plus que la peau et les os. Nos soins lui rendirent son pelage, et maintenant il présente une aussi belle parure mouchetée que n'importe quel léopard d'Afrique. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, nous entraînons progressivement les animaux à se débrouiller seuls, à chasser, à se comporter normalement en présence d'autres animaux sauvages en liberté, jusqu'à ce qu'enfin on puisse les relâcher dans une réserve de chasse. »

Ce « retour à l'état sauvage » doit être graduel. La bête qui a atteint un certain âge, qui a été soignée par des hommes dans une ambiance presque domestique et qu'on lâche d'un seul coup ne peut s'adapter aux lois de la jungle, comme si elle n'avait jamais quitté son milieu naturel. C'est notamment le cas des lionceaux : « Nous attendons d'habitude qu'ils aient quatre ans pour les lâcher. »

Une des étapes de cette émancipation progressive consiste à laisser ouvert l'enclos où vit le pensionnaire. Il peut ainsi, quand cela lui plaît, aller s'ébattre dans le parc qui sert de réserve au gibier, et s'accoutumer à

la présence d'autres animaux. Il apprend à chercher sa nourriture, à se garder de ses adversaires, bref, à subsister. Il sait que la porte de son refuge demeure ouverte.

Mais il ne s'agit pas seulement, pour ces candidats à la liberté, de pouvoir survivre, chasser et se procurer leur nourriture. Après avoir mené une existence domestique, de nombreux animaux perdent leur immunité à certaines maladies ; c'est comme s'ils perdaient cet instinct de conservation qui, normalement, les détourne des nourritures infectées. C'est pourquoi, quand on les libère, on doit généralement vacciner ces animaux.

CERTAINS jeunes fauves, les guépards surtout, s'empâtent et deviennent paresseux dans cette vie confortable ; ils perdent leur détente et leur vitesse, leurs aptitudes de chasseurs ; de sorte qu'eux aussi on les voit revenir, incapables de faire face aux réalités de la vie sauvage.

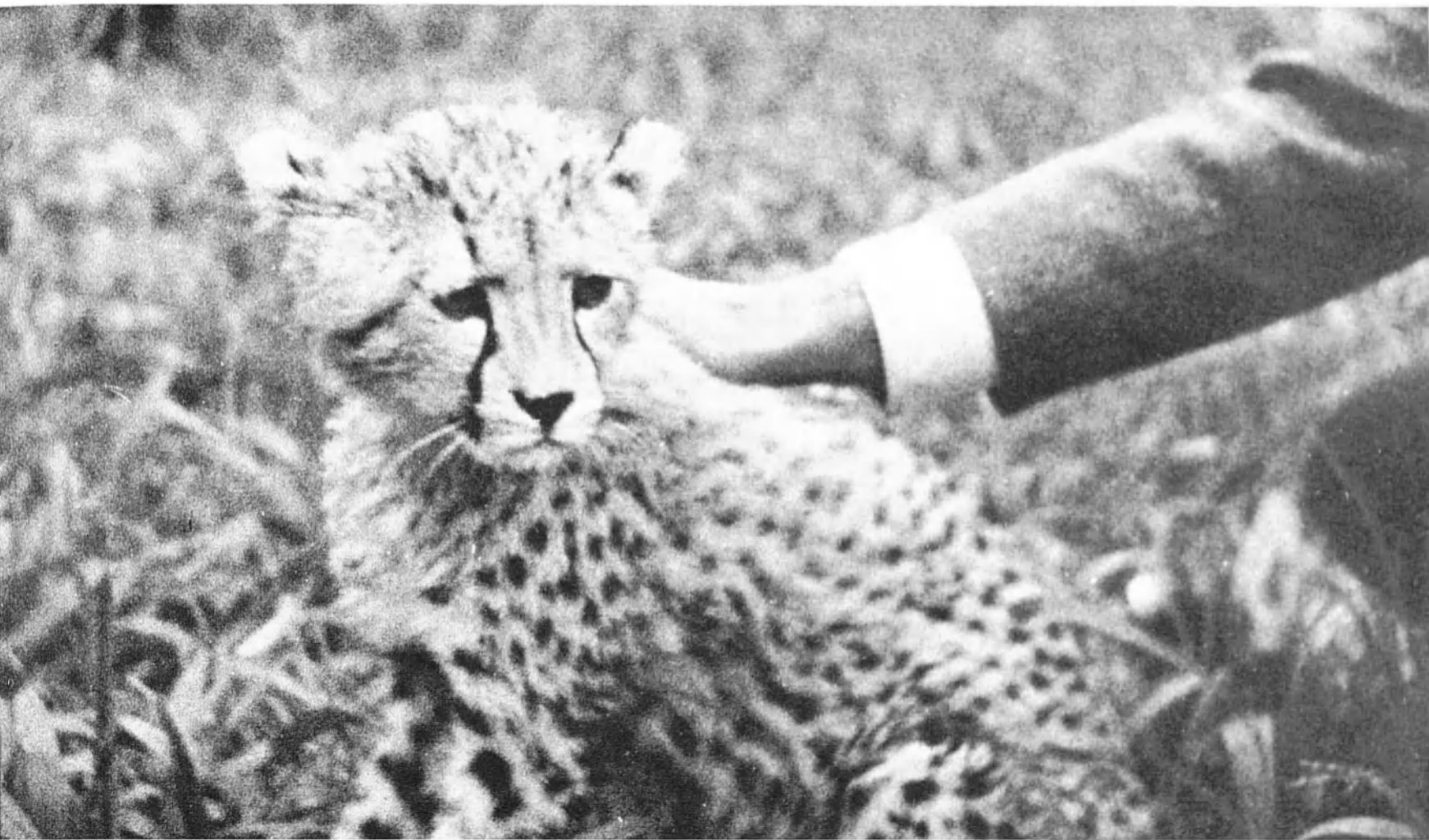
On a vu, à l'orphelinat, des éléphanteaux, des hippopotames, des chameaux, des buffles, et même deux ours en provenance d'un cirque qui avait fermé ses portes, des chiens sauvages, toutes sortes de représentants de la gent canine, et des léopards, des guépards, des renards « aux oreilles de chauve-souris », des porcs-épics, de nombreuses espèces de cerfs et d'antilopes, un phacochère



Un jeune guépard de 6 semaines vient d'être recueilli ; il commence à se familiariser avec les hommes. Chasseur extrêmement rapide (plus de 100 km/h en pointe de vitesse), le guépard se réadapte difficilement à la liberté après un long séjour en pension ; ses qualités athlétiques se sont émoussées, ses proies lui échappent, il a du mal à subsister. Ci-dessous, deux autres pensionnaires du zoo-orphelinat : à gauche, « Sébastien », chimpanzé de 4 ans ; à droite, un jeune phacochère, sympathique sanglier d'Afrique.

Photos Unesco - R. Greenough





et, dans les rangs variés de la tribu des singes, le dénommé Sébastien.

Sébastien est un chimpanzé de quatre ans, farceur et plein de talent. Il prend apparemment le plus grand plaisir à allumer des cigarettes et à les fumer. Il ne déteste pas la bière, qu'il boit dans un verre ou à la bouteille. Si on lui présente un trousseau de clefs, il sait choisir celle qui permet d'ouvrir son collier — et il l'ouvre. Son comportement devant l'objectif est plutôt fantasque. D'une façon générale, il aime à être photographié, et il pose avec complaisance, en riant, bien qu'on l'ait vu quelquefois tourner le dos au photographe, ou bien s'emparer de l'appareil et détalier pour le mettre en pièces.

Bienfaisant pour les bêtes, l'orphelinat de Nairobi est, à beaucoup d'égards, utile aux hommes. « Avant tout, nous sommes ainsi en mesure d'étudier de près les animaux dans un milieu plus ou moins naturel, de nous familiariser avec leurs habitudes et leur régime, etc. Et puis, nous pouvons élever en sécurité certains animaux plus rares, comme le chien sauvage, dit M. Cowie. Nous pouvons aussi satisfaire aux demandes de zoos qui, de par le monde, doivent se réapprovisionner. Cela permet aux animaux qui se sont accoutumés aux hommes de rester à l'état domestique

sans courir les risques inhérents au retour à la vie sauvage, et en même temps cela rend inutile la capture des animaux à l'état sauvage. »

La conservation des ressources naturelles dans le monde, notamment celle des richesses que représente la faune, a toujours préoccupé l'Unesco. D'importantes décisions ont été prises en Afrique à la suite d'une conférence internationale sur la conservation de la nature et des ressources naturelles dans les Etats de l'Afrique moderne, convoquée par l'Unesco à Arusha, en Tanzanie, il y a près de six ans. Des experts de l'Unesco ont été envoyés en Ethiopie, à l'invitation de ce pays, dans le cadre du programme de conservation qui avait été élaboré à la suite d'une enquête menée sur place par Sir Julian Huxley, le savant zoologiste de réputation mondiale. En outre, l'Unesco vient d'ouvrir un Centre régional pour la Science et la Technologie à Nairobi, précisément.

Les campagnes nationales que l'Unesco a, dans une large mesure, contribué à lancer, se traduisent notamment par l'action de tous les gouvernements en faveur de la préservation des animaux vivant à l'état sauvage sur leur territoire et par la répression du carnage aveugle auquel se livrent les braconniers. Les espè-

ces menacées d'extinction sont protégées avant toutes autres.

Un autre problème se pose : celui de faire connaître les animaux sauvages de leur pays aux Africains, en particulier à ceux qui vivent dans les villes. Il est dangereux de visiter les réserves autrement qu'en voiture. Or, la plupart des Africains n'en possèdent pas.

« Un de nos buts, à l'orphelinat, est d'amener ici les Africains qui n'ont pas les moyens de se rendre dans les parcs, déclare M. Cowie. Aussi l'administration des parcs nationaux a-t-elle mis sur pied une organisation de tournées en autocar pour permettre aux gens de Nairobi — particulièrement aux enfants et aux instituteurs — de visiter l'orphelinat et la réserve environnante. » Un centre d'information a été créé et une salle d'exposition installée à proximité de l'orphelinat; des conférences y sont données régulièrement sur la faune du Kenya en particulier et de l'Afrique en général.

« Cet important travail éducatif constitue un puissant argument en faveur de la création d'un grand parc zoologique et botanique, où le public pourrait se familiariser avec la flore, la faune, les problèmes de la conservation du sol et des animaux sauvages », a conclu M. Cowie.



La course de « Skidoo », une sorte de ski-scooter, est l'un des sports d'hiver canadiens dernier cri. A gauche, un « skidoo » prend un virage pendant une course. Au Canada, des programmes sportifs et athlétiques spéciaux auront place cette année dans les célébrations du centenaire.

Avec le récent développement des exploitations pétrolières et minérales, le Canada est devenu un gros producteur de bâtiments préfabriqués, qui, outre les maisons particulières, sont aussi des laboratoires, des écoles. A droite, les deux parties d'une maison en route vers le nord.



Photos Office National du Film du Canada

NAISSANCE D'UNE CULTURE

suite de la page 9

culturelle en la comparant à la structure bien connue de celle des pays d'Europe et des Etats-Unis.

Nous ne pouvons citer ici toutes les recommandations du rapport, mais il en est deux dont l'importance doit être soulignée : en ce qui concerne l'œuvre des universités canadiennes dans des domaines autres que celui de l'enseignement de type traditionnel, la commission a noté que : « Elles sont des centres locaux d'éducation au sens large du mot, et les protectrices de tous les mouvements qui peuvent servir l'avancement des arts, des lettres et des sciences. Elles rendent, en outre, à la cause nationale, directement ou indirectement, des services tellement étendus qu'on peut dire d'elles qu'elles contribuent de la manière la plus efficace à la puissance et à l'unité de notre pays... L'université ne se contente pas de se mettre au service des sociétés bénévoles ; elle est une source à laquelle s'alimente abondamment la vie collective. Bibliothèques universitaires, conservatoires de musique, collections de tableaux, films, disques, matériel et accessoires de musées, tout cela est placé à la disposition du public ».

En reconnaissance de ces services, la Commission royale a proposé que le gouvernement accorde, chaque année, des subventions aux universités pour accroître leurs ressources et des lois, à cet effet, ont été promptement votées.

La seconde recommandation importante de la Commission royale mérite d'être reproduite en entier :

30

« Que soit créé un organisme désigné sous le nom de Conseil canadien pour l'encouragement des arts, lettres, humanités et sciences sociales en vue de stimuler et d'aider les sociétés bénévoles dont l'activité s'exerce dans

ces domaines, d'intensifier les relations culturelles entre le Canada et les pays étrangers, de remplir le rôle d'une Commission nationale de l'Unesco et de mettre en œuvre un régime de bourses d'études ».

Cette fois encore, le gouvernement du Canada n'a pas tardé à appliquer cette recommandation en créant le Conseil des arts du Canada, doté, pour commencer, de cent millions de dollars. Si tous les progrès culturels réalisés depuis 1952 ne peuvent être attribués à ce Conseil, celui-ci n'en a pas moins, dans tous les domaines, donné une vigoureuse impulsion aux efforts des particuliers et des organisations.

Le Stratford Festival Theatre, en Ontario, le Winnipeg Ballet, au Manitoba, et la Comédie canadienne (dirigée par Gratien Gélinas) au Québec, pour ne citer que trois exemples, sont réputés dans tout le Canada et au-delà de ses frontières.

Parmi les auteurs, si nombreux qu'on peut seulement mentionner quelques noms à titre d'exemple, Hugh MacLennan, Gabrielle Roy et David Walker ont acquis une réputation internationale.

CETTE prise de conscience de l'identité nationale, s'affermissant en même temps que se multipliaient les contacts personnels entre les Canadiens de toutes les régions du pays, a mis en lumière des problèmes qui pouvaient passer inaperçus aussi longtemps que les différentes communautés menaient, isolées, une existence à un rythme plus lent.

L'un de ces problèmes est celui de la langue. Bien que l'anglais et le français soient, légalement, les deux lan-

gues du Canada, la plupart des Canadiens ne parlent que l'une des deux.

A Québec, un avocat ou un témoin avaient, devant un tribunal, le droit de recourir indifféremment à l'une ou l'autre de ces langues (les avocats étaient donc forcément bilingues), mais cela ne fut pas le cas dans le reste du Canada. Au Parlement, à Ottawa, les orateurs peuvent s'exprimer dans les deux langues au choix ; mais, avant que ne fût introduite la traduction simultanée des débats, les députés francophones qui voulaient influencer leurs collègues anglophones devaient être bilingues.

En fait, en dehors de la province de Québec, l'anglais était, tout récemment encore, la langue la plus utilisée dans l'administration gouvernementale et dans le monde des affaires. Une seule université, celle d'Ottawa, était officiellement bilingue.

Cette situation a considérablement évolué ces dernières années. De plus en plus nombreux sont aujourd'hui les fonctionnaires bilingues, et les entreprises recrutent de plus en plus souvent du personnel possédant l'anglais et le français. Les programmes radio-phoniques véhiculent les deux langues à travers tout le continent et on peut espérer qu'avec la nouvelle génération le Canada deviendra en fait, comme il l'est en théorie, une nation bilingue.

L'année 1967 est celle d'un centenaire. A l'Exposition internationale de Montréal (Expo'67), qui doit tant au dynamisme de M. Jean Drapeau, maire de Montréal, les pays étrangers auront beaucoup de choses à montrer au Canada. Mais de nombreuses réalisations spécifiquement canadiennes y seront également présentées au reste du monde. Le Canada peut être fier de son développement culturel.

LE GRAND NORD, MONDE NOUVEAU

Suite de la page 16

subventions est passé à 595 000 \$ cette année, et comporte des subventions à dix unités canadiennes, à l'Institut de recherches et de développement du Yukon et à l'Institut arctique d'Amérique du Nord.

Mais la science, quelque importance qu'elle ait, n'est qu'un des éléments d'un programme global. Les ingénieurs, les urbanistes et les administrateurs qui, aussitôt leur budget approuvé par le Parlement, doivent songer à faire sortir de terre leurs projets, ont tendance à considérer la vie dans le nord d'une façon moins abstraite.

Pour eux comme pour leurs collègues, professeurs, médecins, fonctionnaires de l'industrialisation, et tout un ensemble de professions et de métiers annexes, la vie est comme celle des pionniers, une suite quotidienne de satisfactions et de revers. Diversité et difficulté, ennui et isolement, camaraderie et aventure parfois, travailler dans le nord est tout cela à la fois.

Ce sont surtout des hommes et des femmes du Canada méridional qui choisissent cette vie et leur apport est actuellement capital. Mais à long terme, ce sont les vrais habitants du nord qui compteront le plus : ceux qui sont nés dans le nord, ou qui en ont fait leur patrie, qui ont des racines dans le présent et un but dans l'avenir.

LE transfert au nord, dans le courant de cette année, du gouvernement des territoires du nord-ouest, représentera un grand pas en avant, rapprochant ces territoires du jour où ils accéderont au statut de province. Il est probable que le Yukon y parviendra le premier.

Les territoires du nord-ouest bordent le Yukon sur sa frontière orientale et diffèrent à tous égards de leur voisin, petit, massif et homogène. Contrairement au Yukon, qui touche à l'Alaska à l'ouest et qui mesure 325 000 km², les territoires du nord-ouest couvrent près de deux millions de kilomètres carrés, dépassant ainsi la superficie totale de six provinces.

On compte environ 14 700 habitants au Yukon, et quelque 25 000 dans les territoires du nord-ouest. La presque totalité des 12 500 Esquimaux — sauf 200 — vit dans les territoires du nord-ouest et dans la partie arctique de la province du Québec. La population indienne du nord — environ 4 500 personnes — se partage à peu près également entre les deux territoires.

Depuis douze ans, le nord se dégage de façon irrégulière, mais vigoureuse, des chaînes de l'isolement pour rejoindre

le grand courant de l'évolution canadienne. Des stations météorologiques les plus septentrionales, dans l'île d'Ellesmere, aux capitales minières actives et bien implantées de Whitehorse et Yellowknife, tout ce pays est vraiment intégré au Canada moderne.

Il est facile de décrire le nord par morceaux, mais non de le peindre comme un tout. Il est trop massif, trop contradictoire, et il s'y produit trop de changements. Comme le remarquait le chasseur esquimau examinant le premier avion qu'il eût jamais vu sur terre : « C'est bien ennuyeux de n'en avoir qu'une petit peu. » Mais cela nous entraîne toujours à en apprendre plus.

Le programme d'instruction publique est un bon exemple, entre autres, de la manière dont de réels progrès risquent, sur cette immense étendue, de passer initialement inaperçus : c'est seulement à partir d'un niveau de développement assez spectaculaire que les résultats s'en manifestent vraiment.

Dans le nord, les enfants de toutes les races vont à l'école ensemble ; et aucun élément de la politique gouvernementale dans le nord n'a suscité plus d'efforts ni plus retenu l'attention que la scolarisation des enfants du nord, de tous les enfants, et aussi de tous les adultes qui veulent s'instruire. Il y a une douzaine d'années, lors du

Le niveau de vie des populations arctiques a considérablement évolué au cours des 20 dernières années. De moins en moins nombreuses sont aujourd'hui les familles qui vivent dans des igloos. Pour cette femme et cet enfant de chasseur esquimau, la vie est moins rude dans la chaude maison de bois.

Photo © Paul Almasy



Dans les neiges et les glaces presque tous les enfants vont à l'école

démarrage du programme, le système scolaire fédéral se réduisait à une école dans le village arctique de Tuktoyaktuk, au nord d'Inuvik. On compte aujourd'hui 64 écoles fédérales qui vont de l'école à deux classes des communautés isolées, où il arrive que tous les enfants, sauf ceux des maîtres, soient esquimaux, aux internats et aux écoles techniques des élèves doués jusqu'au niveau universitaire, ou bien leur donner une formation pratique, technique ou commerciale.

En janvier 1966, on comptait 7 000 enfants à l'école — environ 85 % des enfants esquimaux, 75 % des Indiens et presque 100 % des autres enfants d'âge scolaire. Dans la période comprise entre le 1^{er} juillet 1964 et le 30 juin 1965, 91,2 % des enfants et adolescents du nord allaient en classe.

Dans l'effectif total du corps enseignant — 380 personnes — on compte des spécialistes des programmes scolaires adaptés aux besoins du nord. C'est à eux qu'on doit les premiers essais, la prospection et les tâtonnements du début. Les enfants du nord sont avides de savoir et les jeunes Esquimaux assimilent plus vite l'anglais que les maîtres n'apprennent l'esquimau.

Prédisposés à l'activité créatrice par leur appartenance ethnique, les enfants esquimaux s'adonnent avec délices au plaisir salissant de peindre avec les doigts dans de vives couleurs, sur de grandes feuilles de papier d'emballage, et de modeler dans l'argile les oiseaux et les animaux qu'ils voient leurs pères et leurs frères plus âgés sculpter dans la stéatite. Ne pouvant compter, en hiver, sur les émissions de radio, les instituteurs des communautés isolées fondent leur enseignement sur des programmes enregistrés plutôt que sur des émissions, et utilisent beaucoup de films fixes et de tableaux muraux.

EN 1971, l'exécution du programme sera suffisamment avancée pour assurer une formation pré-universitaire d'un niveau aussi élevé que dans n'importe quelle autre région du Canada.

C'est dans les dix prochaines années qu'on pourra juger du succès de ce programme. Un des critères en sera le nombre de jeunes « gars du nord », de toutes races, qui seront qualifiés pour occuper des postes et exercer des emplois actuellement aux mains des Canadiens du sud. Combien y aura-t-il d'instituteurs eskimos et indiens pour instruire les enfants de leur propre race ? Combien de jeunes gens auront réussi dans le métier de

leur choix, s'ils décident de quitter le nord pour tenter leur chance ailleurs au Canada ? Et combien auront fait leur chemin dans le nord, même à travers presque toute la gamme des métiers et professions ?

La question fondamentale, que connaissent tous les planificateurs, les professeurs et les spécialistes de la formation professionnelle qui sont associés à l'exécution de ce programme, est de savoir combien d'emplois seront offerts à ces jeunes gens doués quand ils seront aptes à exercer les fonctions correspondantes.

Si vous avez vu un groupe d'enfants ou d'adolescents eskimos à l'école, vous savez avec quel enthousiasme ils saisissent toutes les occasions d'apprendre quelque chose de nouveau qui les intéresse, en particulier, tout ce qui fait appel à l'habileté manuelle : le dessin, le modelage, la peinture (ou le tir à la carabine).

CE ne sont pas les enfants esquimaux que les maîtres doivent convaincre de l'intérêt d'une fréquentation scolaire assidue : ce sont plutôt leurs parents, dont certains n'admettent pas encore qu'on garde leurs enfants derrière un pupitre, alors qu'ils pourraient être dehors, avec leur famille, chassant ou pêchant, ou bien aidant à la maison ou sur le bateau. Au temps du kayak a succédé celui du canot à moteur et du Peterheard, qui permettent d'étendre rapidement les zones de chasse au phoque et au morse ; or, la chasse est une affaire familiale.

Beaucoup de gens qui ne savent pas grand-chose d'autre sur le Canada ont entendu parler de l'art esquimau. On en a maintenant exposé les sculptures, les dessins et les créations artisanales dans beaucoup de capitales, où ils ont eu un grand succès.

Ceux qui regrettent le déclin de l'artisanat « primitif » devraient se rappeler qu'un art vivant ne vit pas dans le passé, pas plus que les artistes qui ont quelque chose à exprimer. En mai 1967, une importante collection sera exposée à la galerie Iris Clert, à Paris.

Les connaisseurs font très souvent remarquer combien les Esquimaux ont le don d'exprimer beaucoup de choses par un dessin dont la simplicité est trompeuse. Comment les artistes obtiennent-ils cette impression de force ? demandent-ils. Se donnent-ils beaucoup de mal ? Semblent-ils jamais incertains du résultat final ? Comment travaillent-ils ?

Oui, la plupart des Esquimaux semblent apporter à leur travail une certaine concentration, tout en donnant



LA FIN DE L'ISOLEMENT

Immenses territoires où ne vivent que 40 000 personnes (dont 12 500 Esquimaux et 4 500 Indiens), le nord canadien sort de l'isolement où semblaient le condamner les rigueurs du climat. Il se met au rythme de la vie moderne. Là où les bateaux saisis par la glace doivent hiverner, souvent pendant huit mois (photo à droite, en bas), l'avion et l'hélicoptère maintiennent les liaisons. Le blizzard empêche-t-il les chasseurs de traquer leur gibier, les populations isolées ne sont plus décimées par la famine comme jadis ; des avions les ravitaillent aussitôt en viande de renne fournie par les troupeaux des réserves gouvernementales entretenues à cet effet (photo à droite, en bas). Ci-dessus, une jeune femme esquimau dans son élégant et confortable costume d'hiver ; elle est employée comme secrétaire à la mairie de Tuktoyaktuk (ci-dessous).

Photos © Paul Almasy





GRAND NORD (Suite)

l'impression d'être détachés. Je veux dire qu'ils paraissent prendre plaisir à ce qu'ils font, et ne pas s'en tourmenter, bien que (comme tous les artistes) ils doivent avoir leurs angoisses. Ce morceau brut, friable, de stéatite prendra-t-il les formes qu'ils désirent? Réussiront-ils les couleurs d'un dessin, la texture d'une étoffe imprimée?

Peut-être se posent-ils ces questions. Mais quand ils travaillent, ils me donnent une impression de calme, de force concentrée et pleine d'aisance. A Cap Dorset et dans d'autres communautés réputées pour leur talent — Povungnituk, Holman et Baker Lake —, les artistes sont contents de leur succès et aussi du gain supplémentaire qu'ils en tirent. Mais cela ne leur fait pas perdre la tête.

Je me rappelle avoir remarqué cette qualité de recueillement tranquille chez Kananginak, un des meilleurs chasseurs de Dorset et par ailleurs artiste remarquable, quand il vint dans le sud pour l'inauguration d'une nouvelle collection, où étaient présentés ses travaux et ceux de sa femme. Il bénéficia d'une grande publicité, mais n'en fut nullement troublé.

A un moment, alors que l'inauguration était finie et qu'un cocktail battait son plein, bruyant et assourdissant, je demandai à Kananginak si le bruit le gênait. L'interprète dit quelque chose et tous deux se mirent à rire, puis l'interprète répondit : « Kananginak dit que le bruit ne le dérange pas du tout. Cela lui rappelle simplement ce qui se passe quand il se tient sous une falaise à mouettes, et que quelqu'un vient piller leurs nids. »

EN 1966, le groupe de Dorset, après trois ans d'expériences, ajouta le dessin de tissus à la sculpture et aux arts graphiques et remporta l'un des prix nationaux d'art décoratif du Canada.

Les couleurs captent la magie de l'Arctique en été, le jaune clair, le mauve et le bleu des fleurs de rocher, le rouge et l'orangé du soleil de minuit, les verts discrets des lichens et de la stéatite du Dorset. Beaucoup de ces tissus représentent des oiseaux, thème favori des artistes esquimaux. Des oiseaux qui volent, des oiseaux qui courent devant un petit garçon armé d'un bâton.

Chaque détail de ce paysage arctique, chaque changement de saison, chaque créature vivante, qu'elle marche, qu'elle nage ou qu'elle vole, fait partie de l'existence de l'Esquimau et, par conséquent, de son art. De même cet autre paysage qui est le séjour des esprits.

Un poète canadien a écrit de l'Arctique :

« Une terre où tout est espace
et rien n'est temps,
où aujourd'hui était demain
tandis que demain sera hier. »

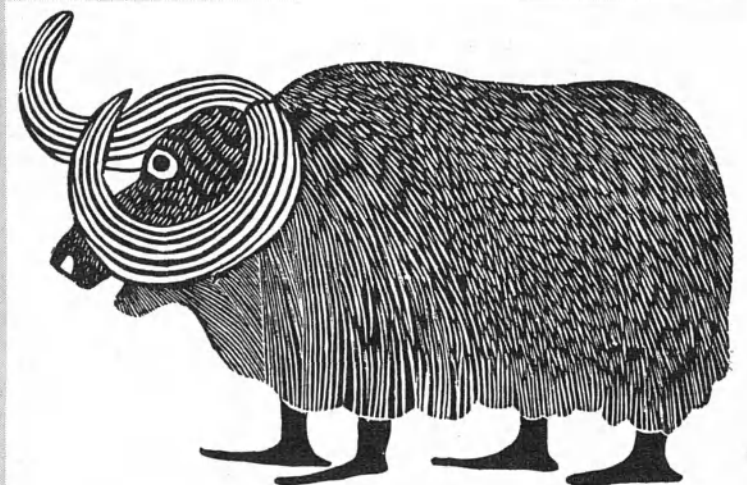


A 2 000 km au nord de Montréal, l'atelier de Cap Dorset, tout décoré des œuvres des artistes esquimaux. Lutkak se met au travail.

LES POÈTES DE LA TOUNDRA

En dépit de leur dure existence nomade, dans un climat éprouvant, les Esquimaux du Canada se sont toujours révélés de très grands artistes comme l'attestent d'anciennes sculptures découvertes dans des fouilles, au Manitoba. Aujourd'hui comme hier, les Esquimaux sculptent l'ivoire de morse, les bois de caribou, la pierre et dessinent sur peau de phoque. Leurs œuvres évoquent des scènes de leur vie quotidienne ou de leurs légendes, et restituent, avec un rare bonheur, les formes des animaux qui peuplent la toundra et qu'ils chassent pour se nourrir et se vêtir. Depuis plusieurs années, le gouvernement canadien a créé à Cap Dorset, dans la terre de Baffin, un atelier d'art où les artistes, hommes et femmes, peuvent travailler à des œuvres désormais connues dans le monde entier.

LEUR SIGNATURE
Ci-dessus, signature de Lutkak.
Ci-dessous, celle de Kananginak qui illustra en 1961 une carte de vœux de l'Unicef, « Les Goelands ».
En bas, signature de Pootagok, dont « Le Caribou » fut également offert en 1961 à l'Unicef.





Ci-dessus, « Le hibou enchanté », œuvre de la célèbre Kenojuak, une jeune femme esquimau de 32 ans.



Ci-contre, « Le traîneau » par Ekootal, un artiste de l'île d'Holman.

La belle et la bête — en l'espèce une jeune oie polaire dont la silhouette apparaît souvent dans les compositions des artistes de Cap Dorset.



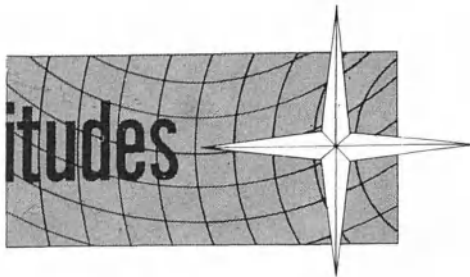
A droite, « Femme », sculpture sur pierre de Kapapik.

Photos Office National du Film du Canada

A gauche, « Le bœuf musqué » de Kiawak. Les Esquimaux ont toujours chassé cet animal pour sa viande et sa fourrure. Ses cornes leur servent à faire des arcs.



Latitudes et Longitudes



Picasso à Moscou

Une exposition Picasso a été récemment organisée au musée Pouchkine, à Moscou. Elle comprenait quelque 200 œuvres, appartenant au musée Pouchkine et à des collections particulières, notamment à la collection de Ilya Ehrenbourg. Les céramiques, dont une bonne partie venait d'un don fait à l'URSS par la veuve du célèbre peintre français Fernand Léger, ont suscité un vif intérêt.

Cours international de biologie

Sous le patronage de l'Unesco et de l'Organisation mondiale de la Santé, un cours post-universitaire de longue durée, relatif aux problèmes actuels dans le domaine de la biologie, est organisé par l'Académie des Sciences de Tchécoslovaquie et l'université du Dix-Sept Novembre. Il aura lieu à Prague du 1^{er} octobre 1967 au 15 septembre 1968. La Tchécoslovaquie accordera quelques bourses pour couvrir les frais de voyage. Toute formule de candidature doit être adressée à : Academician Ivan Malek, Institute of Microbiology, Budejovicka 1083, Prague 4, KRC, Tchécoslovaquie, et doit parvenir avant le 31 mai 1967.

exécuté en trois ans. Le gouvernement de la Jordanie fournira 500 000 dollars et le Programme alimentaire mondial, 1,2 million de dollars, sous forme d'aide alimentaire.

Une maison du film à Stockholm

On va construire à Stockholm un centre d'enseignement classique, technique et artistique du cinéma, du théâtre, de la télévision, de la radiophonie et de la danse. L'immeuble sera terminé en 1969 et comprendra six étages, avec trois plateaux, trois salles de projection, huit studios de danse, un théâtre d'essai, des salles de conférences, des bibliothèques et 180 bureaux. Des collections historiques et des archives de l'Institut du Film y seront installées. L'immeuble jouera également le rôle de maison de la culture et permettra un certain nombre d'activités de groupe dans le domaine artistique.

La santé du monde

Le quatrième plan quinquennal de l'Organisation mondiale de la Santé (programme de travail pour la période 1967-1971) accorde une attention toute particulière aux besoins des pays nouvellement indépendants. Il donne une large place à des domaines dont l'importance est aujourd'hui reconnue : effets nocifs des médicaments, problèmes des micro-contaminants, tels que les pesticides, additifs alimentaires, résidus radio-actifs, tendances démographiques mondiales, science de la communication.

A propos du cinéma et de la télévision

Une table ronde sur « La colonne sonore du cinéma et la télévision » s'est tenue à Budapest, il y a quelques mois. Elle était patronnée par l'Unesco et la Commission nationale hongroise pour l'Unesco. Treize pays y ont participé. Les experts ont examiné les nouveaux problèmes techniques, esthétiques et sociologiques liés à l'emploi du dialogue, du commentaire, de la musique et du bruitage dans le film et les émissions de télévision. Un ensemble d'œuvres internationales récentes, des films documentaires aux films de fiction, a été présenté et examiné à la conférence. Un choix exhaustif d'exemples a été retransmis par la télévision hongroise.

Enseignement en Tunisie

Un crédit de 13 millions de dollars vient d'être accordé aux établissements scolaires de la Tunisie par l'Association internationale de Développement, filiale de la Banque mondiale. Il permettra de remédier à la pénurie de cadres, et plus d'étudiants pourront entrer à l'université. Seize écoles secondaires seront équipées, quinze autres construites et équipées, ainsi que trois centres de formation agricole. 19 700 places supplémentaires seront ainsi offertes dans l'enseignement secondaire, soit plus de 40 % des places prévues par le Plan quadriennal de la Tunisie, en cours d'application. L'équipement des seize établissements scolaires assurera à 27 000 élèves un enseignement de meilleure qualité et une formation plus solide.

Les oliviers de Jordanie

1 800 hectares ont été plantés d'oliviers et de vignes sur des côtes dénudés proches de la mer Morte, en Jordanie, dans le cadre d'un programme de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture. Un nouvel accord signé entre le gouvernement jordanien et la FAO va permettre de planter 3 600 hectares, dans d'autres régions du pays, de 36 000 oliviers et de 20 000 pieds de vigne. Le projet sera

Des chiffres témoignent de l'expansion de l'enseignement et de l'information dans le monde

La troisième édition de l'« Annuaire statistique de l'Unesco » (1) vient de paraître. Elle a été établie par l'Office de statistique, avec la coopération des commissions nationales pour l'Unesco et des services nationaux de statistique, et avec le concours du Bureau de statistique et du Service de la population de l'Organisation des Nations Unies.

Cet ouvrage de 612 pages contient cinquante tableaux groupés selon plusieurs catégories : population, éducation, bibliothèques et musées, édition de publication non périodique, journaux et autres périodiques, consommation de papier, film et cinéma, radiodiffusion, télévision.

Plus de 200 pays et territoires ont directement répondu aux questionnaires de l'Unesco. L'édition 1965 de l'Annuaire vise à donner le plus précisément possible les chiffres pour 1964, ceux de l'année 1963 et ceux des années 1950, 1955 et 1960, ce qui permet d'établir une chronologie valable. On apprécie ainsi aisément les variations quantitatives dans différents domaines.

Par exemple, le total des effectifs scolaires mondiaux a augmenté de 69 % de 1950 à 1963, soit 57 % pour le premier degré, 110 % pour le second degré et 130 % pour le troisième degré. De 9 328 000 en 1950, le nombre d'élèves inscrits dans les établissements d'enseignement africains est passé à 26 205 000 en 1963 ; les chiffres correspondants sont 72 201 000 et 137 147 000 pour l'Asie ; 50 441 000 et 92 091 000 pour l'Amérique ; 56 966 000 et 77 358 000 pour l'Europe. La série de tableaux consacrés à l'éducation présente des données statistiques sur le nombre des écoles ; de professeurs et d'élèves répartis par sexe aussi bien que par degrés et catégories d'enseignement ; d'étudiants et de diplômés dans l'enseignement supérieur, répartis par branches d'études ; d'étudiants étrangers dans l'enseignement supérieur (classés par branches d'études et par pays d'origine). Enfin, sont également recensées les dépenses afférentes à l'enseignement.

En ce qui concerne la production du livre, on peut remarquer dans l'Annuaire, entre autres données, que presque un ouvrage sur dix est une traduction, puisque les traductions représentent environ 9 % de la production de livres dans le monde. L'anglais demeure la langue la plus traduite avec 13 432 titres en 1964 contre 10 804 en 1960. Suivent le français, le russe, l'allemand, l'italien, le tchèque et l'espagnol.

En 1964, c'est l'Amérique du Nord qui a consommé la plus grande quantité de papier journal (7,9 millions de tonnes sur un total mondial de 16 millions) ; l'Europe venait en seconde position avec 4,5 millions de tonnes et l'Afrique en dernière position avec 170 000 tonnes. La même année, il y avait dans le monde environ 231 000 salles de cinéma représentant au total quelque 74 millions de places, 5 100 émetteurs et 164 millions de récepteurs de télévision, 16 100 émetteurs et 483 millions de récepteurs de radiodiffusion.

(1) Annuaire statistique de l'Unesco. Prix : 35 F (Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e).



Un drame pour la culture péruvienne

Le séisme qui a dévasté, en octobre dernier, la région de Lima, au Pérou, a anéanti 3 000 des plus belles pièces de la collection des antiquités péruviennes du musée Larco Herrera, à Lima. Rafael Larco Hoyle, conservateur du musée, éminent spécialiste de l'art péruvien, est mort quelques semaines plus tard. Le « Courrier de l'Unesco » avait, dans son numéro de décembre dernier, présenté une pièce (photo ci-dessus) de la collection de Rafael Larco Hoyle — une jarre de la culture de Chavin sculptée en forme de tête de vieille femme. La double disparition de la collection du musée Larco Herrera, unique au monde, et du grand savant qu'était Rafael Larco Hoyle, affecte tous les admirateurs de l'art précolombien.

Photo © Lee Boltin -
Editions d'Art Albert Skira

Les richesses du golfe de Guinée

L'étude Internationale en commun de l'Atlantique tropical, dont la Commission océanographique intergouvernementale, patronnée par l'Unesco, a assuré la coordination, a révélé que les eaux du golfe de Guinée étaient exceptionnellement riches. Il y a peu d'endroits au monde où la faune des profondeurs moyennes remonte si près de la surface, aux basses latitudes tropicales. Cette découverte comporte d'intéressantes conséquences économiques. D'une part, cette faune abondante constitue un véritable garde-manger pour les grosses espèces, comme le thon. D'autre part, elle pourrait être exploitée et permettrait de créer une industrie de pêche d'un type nouveau.

Eau de mer dessalée

La plus importante usine de dessalement d'eau de mer en Europe va être construite à Las Palmas, aux îles Canaries. Sa capacité de production sera de 20 000 mètres cubes. Elle comprendra deux évaporateurs de 10 000 mètres cubes et son installation coûtera 450 millions de pesetas, soit 37 500 000 F. Le prix de revient du mètre cube sera de l'ordre de 0,15 F à 0,20 F, alors qu'il atteint 1,25 F dans les autres installations de ce genre actuellement en service dans le monde. Le kilowatt d'électricité reviendra à 0,60 F.

A la mémoire de Nehru

Une exposition consacrée à la mémoire de Jawaharlal Nehru (10 mars - 7 avril) a lieu à la Maison de l'Unesco, à Paris. Patronnée par le Gouvernement de l'Inde, elle est présentée sous les auspices de l'Ambassade de l'Inde, du Gouvernement français et de l'Unesco. Documents, photographies, objets d'art, souvenirs, permettent de reconstituer certains épisodes de la vie du grand homme d'Etat indien, sur la toile de fond de l'histoire indienne. L'exposition à la mémoire de Nehru partira pour Londres, New York, Washington et la Californie, avant de devenir permanente à Delhi.

NUMÉRO DOUBLE

Nous informons nos lecteurs que, dès cette année, le numéro double du « Courrier de l'Unesco » portera la date août-septembre et non plus juillet-août comme les années précédentes.

La recherche nucléaire et l'Europe

L'Organisation européenne pour les recherches nucléaires, ou CERN, centralise et coordonne les recherches théoriques et expérimentales entreprises en Europe dans le domaine de la physique des hautes énergies, science d'avant-garde qui s'attaque aux grands problèmes des lois fondamentales qui gouvernent la structure de la matière et de l'univers. Les dépenses du programme de base du CERN sont couvertes par les contributions de treize Etats membres (Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, France, Grèce, Italie, Norvège, Pays-Bas, République Fédérale d'Allemagne, Royaume-Uni, Suède, Suisse). La

En bref

■ Le centre hospitalier dont va être doté l'Université d'Abidjan (Côte-d'Ivoire) permettra de former, chaque année, 20 médecins.

■ Dans les pays techniquement avancés, les activités scientifiques (recherche et développement) occupent actuellement dix fois plus de personnes qu'avant la Seconde Guerre mondiale.

■ Une campagne de fouilles, entreprise à Chatal Höyük, en Anatolie (Turquie), a permis de mettre au jour une cité néolithique beaucoup plus ancienne que Jéricho (Jordanie). L'analyse au carbone 14 a permis de dater des poteries de 6 800 ans avant notre ère.

■ Selon l'OMS, l'éradication de la variole, qui reste un objectif majeur, pourrait être possible en dix ans, moyennant une dépense internationale de 23 à 30 millions de dollars.

Pologne, la Yougoslavie et la Turquie bénéficient d'un statut d'observateurs. Une collaboration de caractère pratique s'est élaborée avec l'URSS au cours des deux dernières années. Le CERN et divers laboratoires soviétiques ont échangé du personnel et, récemment, un groupe de chambres à bulles soviétiques a travaillé plusieurs mois au CERN. Les activités remarquables des Polonais en physique de hautes énergies se poursuivent en grande partie grâce à une active collaboration avec le CERN.

Les rats et les hommes

La rat suit l'homme, et, si l'on peut dire, mange à sa table. On a constaté que les rats se multiplient à un taux accéléré qui suit une courbe parallèle à celle de l'augmentation des populations urbaines. On estime qu'il y a eu six fois plus de rats en Inde, en 1965, qu'il n'y en avait en 1919. Pièges et poisons s'avèrent inefficaces pour combattre les rats. Il semble qu'une méthode biologique serait plus radicale. En effet, plus la nourriture est abondante, plus les rats se multiplient. Mais si les vivres sont consommés plus vite par les rats qu'ils ne sont remplacés par la nature ou la négligence humaine, les forts triomphent des faibles. L'agression produit par ailleurs, chez les uns et les autres, des changements hormonaux qui affectent le mécanisme de la reproduction, et la fécondité du rat diminue. Reste à affamer les rats.

A LIRE

■ Indochine

par Bernard Groslier, conservateur d'Angkor. Prix : 45 F.

■ Pérou

par Rafael Larco Hoyle, directeur du musée Rafael Larco Herrera de Lima. Prix : 45 F.

■ Le Surréalisme et l'après-guerre
par Tristan Tzara. Prix : 9 F.

Les trois volumes ci-dessus aux Editions Nagel, Paris.

■ Psychologie et épistémologie génétiques. Thèmes piagétiens

Hommage à Jean Piaget, avec une bibliographie complète de ses œuvres. Editions Dunod, Paris.

Prix : 40,10 F.

■ Des ensembles à la découverte du nombre

par Nicole Picard. Deux volumes dont un « Cahier de l'élève ». O.C.D.L. éditeur, Paris.

Prix : 8 F et 5,70 F.

■ Perspectives polonaises

Revue mensuelle n°s 8-9.

Au sommaire : L'art polonais à travers les siècles. La Pologne et l'Europe. Prix : 2 F. Belgique 20 F. Suisse 2 F.

(Pour tous les ouvrages ci-dessus, vous adresser à votre librairie habituelle. Ne pas passer de commandes à l'Unesco.)

Nos lecteurs nous écrivent

DEUX PROBLÈMES ?

D'après des constatations sur les thèmes choisis par le « Courrier de l'Unesco », nous avons remarqué que, dans vos derniers numéros, l'art prend une place de plus en plus envahissante. Cela voudrait dire, par exemple, qu'à Florence, au moment des inondations, « sauver l'art » est le premier problème et qu'ensuite vient très loin derrière l'aide aux inondés. Et qu'accorder tant d'importance à l'art ancien, c'est croire en sa valeur, mais aussi un peu dénigrer les chefs-d'œuvre modernes. Je ne veux pas nier la place de l'art dans notre société, mais il y a place aussi pour les problèmes urgents et vitaux (le travail et les jeunes, les inadaptés, etc.). Le « Courrier de l'Unesco » n'est pas uniquement une revue d'art ou de défense de l'art ancien. J'ai trouvé dans votre numéro de janvier 1967 que sa fenêtre était étroitement ouverte sur le monde et que nous restons sur notre faim.

Françoise Lebert
Paris, France

... NON, UN SEUL

A propos de la catastrophe qui s'est abattue sur l'Italie, vos reportages parus dans le numéro de janvier sont saisissants. Cependant, il me semble qu'il aurait fallu montrer à cette occasion que le grave problème de la protection de la nature et le problème de la sauvegarde des témoignages du passé humain sont en fait liés, car, pour seulement en prendre conscience, il faut un identique état d'esprit. Ces problèmes, en raison du pullulement anormal de l'espèce humaine, deviennent rapidement brûlants. Les récents événements d'Italie nous montrent brutalement combien leur solution est d'actualité. Or, à mon avis, dans tout cela, c'est le ruissellement de l'eau, dû à l'absence de sol et de couverture végétale adéquate dans les moyennes et hautes vallées, comme le note d'ailleurs l'article du professeur Tonini. Il est bien sûr extrêmement difficile de reconstituer une région dévastée par l'ignorance et la cupidité de l'homme, mais il devrait être possible que l'Italie retrouve des forêts dignes de ce nom. La richesse rurale y gagnerait. Actuellement, les efforts tendant à faire prendre conscience au public des problèmes très graves que posent les différentes formes de l'activité humaine grignotant souvent sans discernement les restes de nature plus ou moins intacts, sont le fait de petites associations ou de groupements à audience réduite. Un journal tel que le « Courrier de l'Unesco » se devrait de les traiter à une échelle aussi importante que l'archéologie et le sauvetage des monuments.

Robert Schmal
Schiltigheim, France

IONOSPHERONAUTES ?

M. F.-E. Ducommun, Genève, a proposé dans sa lettre (« Courrier de l'Unesco », nov. 1966) de remplacer le mot « cosmonaute » par « stratosphéronaute », puisque ces voyageurs n'ont encore jamais quitté le voisinage immédiat de la Terre. Mais si l'on considère que la limite supérieure de la stratosphère ne dépasse guère 65 km d'altitude et que des vaisseaux habités ont récemment atteint l'altitude de 700 km, donc traversé l'ionosphère, peut-on encore parler de « stratosphéronautes » ? Et si « cosmonaute » est prématuré, comment faut-il appeler ces explorateurs de l'espace ?

Franz Bleichenbacher
Rorschach, Suisse

LE VRAI TERMESSOS



Dans votre très intéressant numéro sur le tourisme international (décembre 1966), la photo publiée en page 15 ne représente pas le théâtre antique de Termessos. Celui-ci est situé dans la montagne, au nord-ouest d'Antalaya (Turquie); il est de moins grande dimension et moins bien conservé. En 1961, rien n'y avait encore été restauré, l'accès en était difficile. On y rencontrait donc fort peu de visiteurs. Peut-être en est-il autrement aujourd'hui.

La photo ci-jointe vous montre le vrai théâtre antique de Termessos. Celle que vous aviez publiée montre en réalité le théâtre antique de Side, à 70 km à l'est d'Antalaya, près de la Méditerranée.

Dr Herbert Maier
Hambourg
Rép. d'Allemagne fédérale

POUR LE GÉNIE DANS LA POCHE

C'est avec un très grand plaisir qu'il y a quelques années, j'ai salué la parution de la collection Unesco « L'art en édition de poche ». Je pouvais enfin faire connaissance avec ces monuments artistiques presque inconnus. Car je suis un de ces milliers de gagne-petit qui ne trouvent pas satisfaction à la littérature de bas étage. Aussi, je me demande pourquoi

l'Unesco ne prend pas la même initiative avec la collection d'œuvres représentatives, afin que, par le truchement du livre de poche, un immense public puisse faire connaissance avec Soseki ou Roustaveli (que j'ai découverts dans votre numéro d'octobre dernier), ou toute autre œuvre de signification mondiale.

Paul Cornand
Ganshoren, Belgique

DES TÊTES BIEN FAITES

Nos plus chaleureuses félicitations à Mme Dawn Thein, cette grand-mère de Birmanie qui, à l'âge de soixante-dix ans, a passé un diplôme universitaire à Rangoon (votre numéro de juin 1966, dans la rubrique « En bref... »). Bien que ce soit là un record sur le plan de l'intelligence et du courage, je crains que ce ne soit pas un record du point de vue de l'âge. En Israël, M. Pinhas Neeman, soixante-seize ans, est devenu, en juin dernier, diplômé de l'université de Tel-Aviv.

Le Talmud dit quelque part ceci : « Ce que nous apprenons quand nous sommes enfants est un peu comme ce que l'on inscrit à l'encre sur un papyrus frais; dans la vieillesse, le papyrus paraît usé par le temps et souventes fois employé. » Avec les meilleures conditions de vie d'une époque plus récente, la qualité de l'encre et du papier tout à la fois a été sans doute améliorée. Nous pouvons être sûrs que les connaissances qu'ont enregistrées Mme Thein et M. Neeman n'ont rien de flou ni de brumeux, que, tout au contraire, elles sont claires, mûries et fécondes. Puissent-ils tous deux nous servir d'exemple.

A. Joel
Mikve Israël, Israël

QUATRE A QUATRE

A LA CHARRUE

Je suis abonné depuis deux ans à votre revue et je l'apprécie. Examinant l'index thématique des anciens numéros disponibles, je n'ai rien vu qui concerne les jumelages que les villes effectuent entre elles, en vue d'un rapprochement des peuples. Vice-président du comité de jumelage de Tubize, j'ai le plaisir de vous signaler que notre ville vient de se jumeler avec Mirande (France) et Korntal (République Fédérale d'Allemagne). En août dernier, Tubize a accueilli plus de 400 invités, tant français qu'allemands, qui, tous, ont été hébergés chez l'habitant. Dans la tâche que vous vous êtes assignée, il me semble que les jumelages sont de nature à vous donner un sérieux coup de main.

Marius Léonard
Tubize, Belgique

Study Abroad
Études à l'étranger
Estudios en el extranjero

XVI 1966-1968



Unesco

589 pages 14 F 20/-stg \$4

Pour 1967 et 1968

prévoyez dès maintenant

vos études et vos voyages

à l'étranger

Pour qui veut élargir son horizon, la publication de l'Unesco Études à l'étranger (Vol. XVI) constitue une incomparable documentation.

- Un guide détaillé des bourses et des échanges internationaux dans 120 pays et territoires
- Un répertoire de 170 000 formules d'études et de voyages à l'étranger
- Des séjours d'études de plus ou moins longue durée (de quelques semaines à plusieurs années), dans presque tous les domaines du savoir.

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasherit, Tirana.
— **ALGÉRIE.** Institut Pédagogique National, 11, rue Zâatcha, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Unesco Kurier (Edition allemande seulement) Bahnenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 10). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C^o Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 70.-). — **BELGIQUE.** Toutes les publications : Editions « Labor », 342, rue Royale, Bruxelles 3. Standaard. Wettenschappelijke Uitgeverij, Belgiëlei 147, Antwerpen 1. Seulement pour « le Courrier » (140 FB) et les diapositives (488 FB) : Louis de Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3380.00. — **BRÉSIL.** Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. Caixa Postal 4081-ZC-05. Rio de Janeiro. (CS. 1.680) — **BULGARIE.** Raznoiznos 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouilloche, Phnom Penh. — **CANADA.** Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00). — **CHILI.** Toutes les publications : Editorial Universitaria S.A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Mac-Iver 764, dpto. 63, 3 piso, Santiago (E*). — **CONGO.** La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 23-07 Kinshasa. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'Édition et de Diffusion Africaines. Boite Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard A/S, 47 Prags Boulevard, Copenhague S (17 kr). — **ESPAGNE.** Toutes les publications : Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid, 14. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Edi-

ciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid. (Pts 130). Sous-agent « Le Courrier ». Ediciones Liber, Apartado de correos, 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, 317 East 34th. Street. New York N.Y. 10016 (\$ 5). — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (Mk 9,40). — **FRANCE.** Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 10). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Scade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikkis, 4. Athènes. **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U 22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Budapest VI. Népkoztársaság U. 16 — **ILE MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Str. Port-Louis 15/-. — **INDE.** Orient Longmans Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Ballard Estate Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a. Mount Road, Madras 2. Kanson House, 1/24 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. (R. 5, 7). — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4 (15/5d). — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore : 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (8 Il.). — **ITALIE.** Toutes les publications : Libreria Commissionaria Sansoni, via Lamarmora, 45. Casella Postale 552, Florence (1500 l), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Piazza Galvani 1/h Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Rizzoli Galleria Colonna, Largo Chigi. Turin : Librairie Française, Piazza Castello 9. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd. 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo (1200 yen). — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Naouf et Frères. B. P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. (140. F.L.). — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache. Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et périscolaires, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed-V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : Pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour

l'Unesco, 20 Zenkat Mourabidine, Rabat (C.C.P. 324.45). — **MARTINIQUE.** Librairie J. Bocage, rue Lavoisier. B.P. 208, Fort-de-France. (F. 10). — **MEXIQUE.** Editorial Hermes Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique (\$ 26 M. mex.). — **MONACO.** British Library, 30, bld des Moulins, Monte-Carlo (F. 10). — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., Caixa Postal 192, Beira. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : A.S. Bokhjornet, Akersgt 41, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvenses, Literaturjeneste Box 6125 Oslo 6 (N kr 17,50). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex. Av. de la Victoire, Immeuble Paimbouc. Nouméa (). — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9. La Haye (fl. 8.50). — **POLOGNE.** « RUSH » ul. Wronia 23 Varsovie 10 (zl. 60). — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **RÉPUBLIQUE ARABE UNIE.** Librairie Kasr El Nil 3, rue Kasr El Nil, Le Caire, Sous-agent : la Renaissance d'Égypte, 9 Tr. Adly Pasha, Le Caire. — **ROUMANIE.** Cartimex, 3, rue du 13 Décembre. P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (15/-). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre 13, av. Roume, B.P. 20-60 Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Friczes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : The United Association of Sweden. Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr 12). — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII 23383. Payot, 6, rue Grenus 1211 Genève, 11 C.C.P. 1-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, C.C.P. 1-4811 (Fr. S 10). — **SYRIE.** Librairie internationale Avicenne B. P. 2-456, Damas. **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 2. (Exposition permanente) : Zahracnici Literatura, Bilkova, 4, Prague 1. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, Avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguay, S.A. Colonia 1060, Montevideo. — **VIETNAM.** Librairie Papeterie Xuan Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUgosLAVIE.** Jugoslovenska-Kniga, Terazije 27, Belgrade.

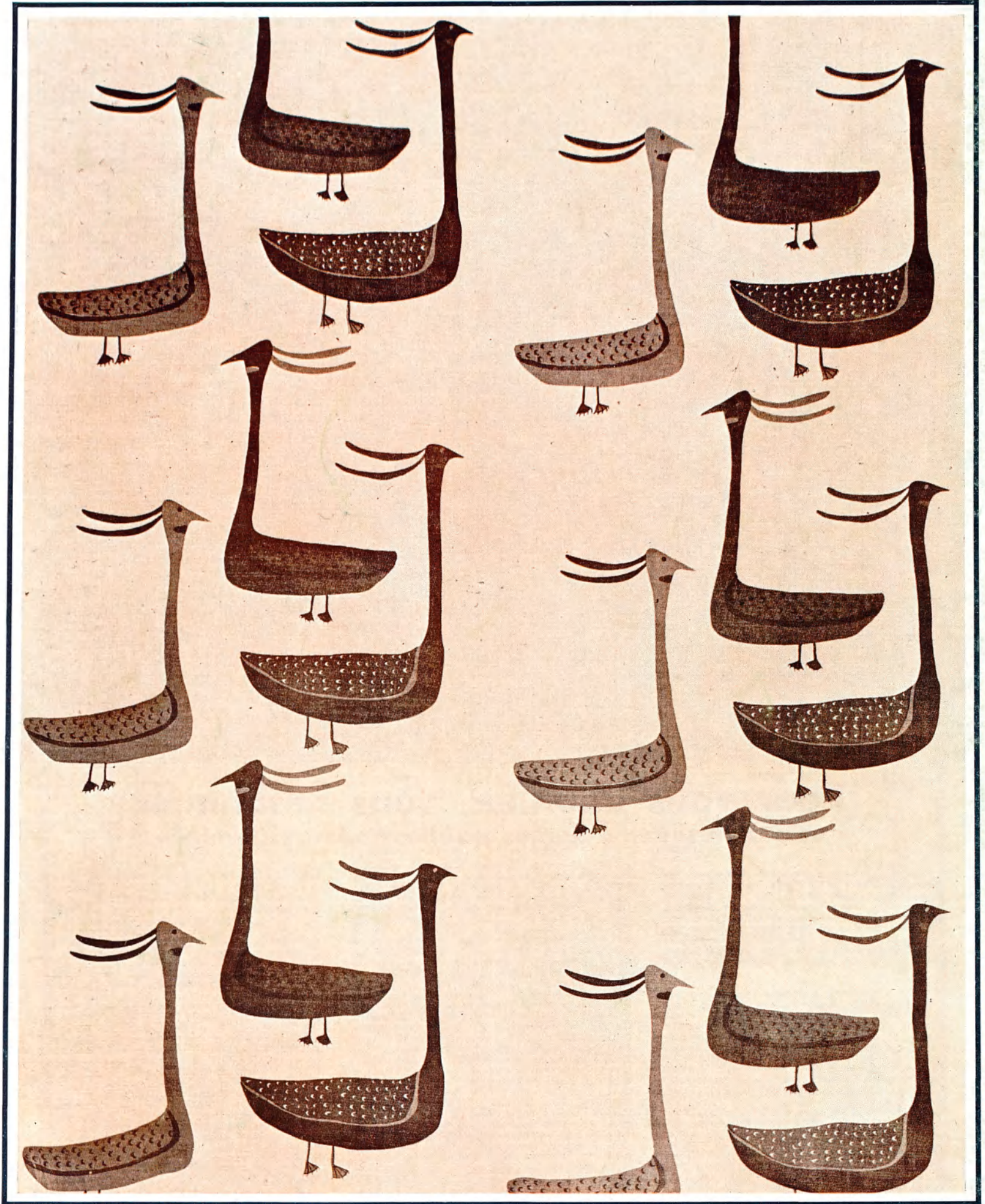


Photo Ministère du Nord Canadien et des ressources nationales

Des oies de rêve

Les Esquimaux de Cap Dorset, petite bourgade de la terre de Baffin, dans l'extrême nord canadien, sont de remarquables artistes, peintres et sculpteurs. Le bestiaire arctique et les scènes de la vie quotidienne leur fournissent les thèmes de leurs œuvres (voir page 14). Ici, des oies stylisées, peinture sur tissu, par Anerginik.